

A.103

N° 1—3. I—II.

JANVIER—MARS

1934

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1934

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la direction de M. S. Mikucki, directeur de la Chancellerie de l'Académie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANNÉE 1934

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1935

REVUE INTERNATIONALE
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la direction de M. S. Mikucki, directeur de la Chancellerie de l'Académie.



A. 103

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

Table des matières.

	Page
N° 1—3.	
Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1934	1
Bibliographie pour janvier—mars 1934	84
Résumés	
1. Bochnak A. : Zwei Silbergefäße mit den Wappen der Familie Wasa in der Kollegiatkirche zu Łowicz	4
2. Bochnak A. : Das Tabernakel in der ehemals cistercienser Kirche in Jędrzejów	5
3. Dobrowolski T. : Les peintures gothiques polychromes de l'église de Jesona et le problème de la peinture murale en Silésie	6
4. Fijałek J. (Abbé): Le sort réservé à l'Union de Florence dans le Grand-Duché de Lithuanie sous le règne de Casimir Jagellon	12
5. Gross F. : Studies on nomadism and its influence on society, organisation and law	18
6. Kostrzewski J. : Grabhügel der Aunjetitzer Kultur in Łęki Małe, Bezirk Kościan	23
7. Kot St. : La caractéristique comparée de la Pologne et des Polonais dans les rythmes du Moyen-Age	28
8. Krzyżanowski J. : Les bylines russes	30
9. Kuraszkiewicz Wl. : Les chartes de Halitsch (Halicz) et de Volhynie du XIV—XV-e s. — Etude linguistique	34
10. Mańkowski T. : Les marbres de Dębnik sous le règne de Stanislas Auguste	43
11. Mańkowski T. : Le vase métallique perse de la cathédrale arménienne de Lwów	45
12. Przeworski St. : Die ethnischen Probleme von Luristan im VIII. Jhd. v. Chr.	46
13. Rutkowski J. : L'organisation sociale de l'industrie dans la grande propriété foncière au XVI-e, XVII-e et XVIII-e siècles en Pologne	50
14. Schayer St. : Pre-Aryan Elements in Indian Buddhism	55
15. Siemieński J. : Les archives de la Couronne avant Kromer	65
16. Szablowski J. : Spätgotisches Triptychon in der Pfarrkirche zu Mikuszowice bei Biała	69
17. Szablowski J. : Mittelalterliche Denkmäler in der Pfarrkirche zu Raclawice Olkuskie	70
18. Weintraub W. : Etudes sur les manuscrits d'André Morsztyn	72
19. Żurowski J. : Stilistische Betrachtungen über die Steinsäule des sog. Światowit aus dem Flusse Zbrucz	73
N° 4—6.	
Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1934	89
Séance publique solennelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres	91
Bibliographie pour avril—juin 1934	145
Résumés.	
20. Batowski Z. : Les voyages de J. Chr. Kamsetzer, entrepris de 1776 à 1777 et de 1780 à 1782 en vue d'études artistiques	95

	Page
21. Dembiński B. : Les projets de constitution de la Grande-Diète	100
22. Klinger W. : Wernyhora et ses prophéties à la lumière de la critique historique	104
23. Kumaniecki K. : De elocutionis Aeschyleae natura	109
24. Molè W. : Das Problem der Renaissance in der Kunstgeschichte Dalmatiens	111
25. Siemieński Z. : Les valeurs à intérêt fixe	117
26. Sternbach L. : Etudes sémasiologiques	119
27. Tymieniecki K. : Les règlements concernant la situation des paysans dans les statuts de Casimir le Grand	120
28. Zawirski Z. : L'évolution de l'idée du temps	125
29. Zweig F. : La technique et l'économique	128
30. Żurowski J. : Allgemeine Ergebnisse archäologischer Forschungen in Złota, Kreis Sandomierz, in den Jahren 1926—1930	132
N° 7—10.	
Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1934	149
Bibliographie pour juillet—décembre 1934	230
Résumés.	
31. Bednarski St. (Abbé): Les propositions des jésuites polonais du XVI-e siècle, concernant la »Ratio Studiorum«, à la lumière de documents tirés des archives	152
32. Bobkowska W. : Metternichs Korrespondenz die Krakauer Universität betreffend, 1820—1830	155
33. Dyboski R. : On a Middle English Verse Paraphrase of Flavius Vegetius Renatus' »De re militari«	160
34. Gizbert-Studnicki W. : L'enseignement secret en Lithuanie après l'année 1863	163
35. Golembki Wl. : Die deutsche Aufklärungsphilosophie als Quelle des Transzendentalismus. I. Ontologie J. M. Tetens'. Ein historisch-kritisches Studium	167
36. Klinger W. : Une source inexploitée pour servir à l'histoire des éphores à Sparte	173
37. Mańkowski T. : Le style baroque, l'orientalisme et le sarmatisme	176
38. Reiss J. : Sextus Empiricus contre les musiciens	181
39. Reyman T. : Les fouilles dans le tumulus est, situé dans la commune de Rosiejów, district de Pinczów	183
40. Stamm E. : Alte Flächenmasse in Polen	189
41. Strzelecki Wl. : De Naeviano Belli Punici carmine quaestiones selectae	195
42. Szydłowski T. : Die Mitarbeiter des Veit Stoß am Hochaltar in der Marienkirche zu Krakau	198
43. Śledziński S. : Geschichte der Warschauer Symphonie in der ersten Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts	199
44. Urbańczyk St. : L'absence d'unité dans la langue de la Bible de Sáros-Patak	201
45. Willman-Grabowska H. : Un thème de l'Odyssée dans un Jātaka indien	205
46. Willman-Grabowska H. : Un vieux thème de fiançailles dans la littérature indienne et grecque	216

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.**

I. CLASSE DE PHILOGOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1—3

Janvier—Mars

1934

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

- 8 janvier. JACHIMECKI Z.: Les preuves de l'authenticité de la polonaise Ges-dur de Frédéric Chopin.
- 12 février. KOT ST.: Caractéristique comparée de la Pologne et des Polonais d'après les rythmes médiévaux.
- 21 mars. STERNBACH L.: Etudes sémantiques, I-ère partie.

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

- 18 janvier. MAŃKOWSKI T.: Les marbres de Dębnik à l'époque de Stanislas-Auguste.
La jatte persane en métal à la cathédrale arménienne de Lwów.
- BOCHNAK A.: Deux vases en argent, décorés des armes des Wasas, dans la collégiale de Łowicz.
Le tabernacle de l'église, autrefois cistercienne, de Jędrzejów.
- 15 février. DOBROWOLSKI T.: Les peintures gothiques polychromes de l'église de Jesiona et le problème de la peinture murale en Silésie.
- 15 mai. SZABŁOWSKI J.: Le triptyque gothique de l'époque avancée à l'église paroissiale de Mikuszowice près Biała.
Les objets d'origine médiévale à l'église paroissiale de Raclawice Olkuskie.

Commission pour l'étude de l'histoire de la littérature en Pologne.

24 février. KRZYŻANOWSKI J.: Les bylines russes.

WEINTRAUB W.: Etudes sur les manuscrits d'André Morsztyn.

Commission linguistique.

22 janvier. DŁUSKA M. (Mme): Le *R* polonais et d'autres phonèmes sonores.

KURASZKIEWICZ WŁ.: Les chartes de Halicz et de Volhynie du XIV-e et XV-e siècles.

Commission pour l'étude des langues orientales.

8 mars. PRZEWORSKI S.: Le problème ethnique du Luristan au VIII-e siècle av. J. C.

SCHAYER ST.: Le problème du rôle joué par les éléments non-ariens dans le bouddhisme hindou.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

22 janvier. FIJAŁEK J. (Abbé): Le sort réservé à l'Union de Florence dans le Grand-Duché de Lithuanie sous le règne de Casimir Jagellon.

MALINOWSKI WŁ.: Du mode de répartition du crédit des banques en Pologne.

MASSALSKI J.: La part du salaire dans les frais de la production du charbon.

19 février. SIEMIENSKI J.: Les Archives de la Couronne avant Kromer.

22 mars. RUTKOWSKI J.: L'organisation sociale de l'industrie dans la grande propriété foncière au XVI-e, XVII-e et XVIII-e siècles en Pologne.

Séances de la Commission pour l'étude de l'anthropologie et de la préhistoire.

9 mars. JASICKI B.: Contributions à la connaissance anthropologique du maxillaire inférieur. I-ère partie. Caractéristique

des maxillaires inférieurs des peuples asiatiques et européens, d'après les exemplaires conservés à l'Institut d'Anthropologie de l'Université des Jagellons à Cracovie.

KOSTRZEWSKI J.: Les tumulus de la culture d'Unietyce à Mała Łęki (district de Kościan).

JACHIMOWICZ R.: Compte rendu provisoire des recherches préliminaires, entreprises en 1933 sur l'enceinte fortifiée, située dans le »Kuchniański Las«.

LEŃCZYK G.: Deuxième compte rendu des travaux entrepris en 1933 pour établir l'inventaire et fixer le plan des enceintes fortifiées, situées dans le palatinat de Cracovie.

ŻUROWSKI J.: Considérations sur le style de l'idole censée représenter »Światowit«, trouvée dans le Zbrucz.

Résumés.

1. BOCHNAK A.: *Dwa naczynia srebrne z herbami Wazów w kolegiacie łowickiej. (Zwei Silbergefäße mit den Wappen der Familie Wasa in der Kollegiatkirche zu Lowicz).* Séance du 18 janvier 1934.

In der Schatzkammer der Kollegiatkirche zu Łowicz befinden sich zwei silberne, feuervergoldete, im J. 1702 durch den Kardinal-Primas Michał Radziejowski, Erzbischof von Gniezno, für die Aufbewahrung des Katechumenenöls so wie des Christmas geschenkte Gefäße. Sie haben die Form rechtwinkliger, vierseitiger Prismen (rechteckiger Parallelepipedone), mit quadratförmigem Fussgestell, welche nach oben zu in breite, walzenförmige, mit Doppeldeckeln verschlossene Hälse übergehen. Die Höhe der Gefäße beträgt 35 cm. Sowohl die Form, als auch die Ausmasse dieser Büchsen unterscheiden selbe von den gewöhnlich walzenförmigen und stets bedeutend kleineren, in anderen Kirchen vorkommenden Ölgefäßen, was zugleich deren ursprüngliche andere Bestimmung bezeugt. Polnisch-litauische, mit jenen der Familie Wasa voreinte Wappen lassen die Entstehungszeit dieser Gefäße in die Zeitperiode des Regierens in Polen dreier, nach einander folgender Monarchen dieser Dynastie verlegen. Die auf diesen Gefäßen neben den augsburger Beschauzeichen sichtbaren Zeichen des Goldarbeiters Georg Lang († 1632) lassen das Datum ihrer Entstehung zu den Zeiten Sigismunds III. beschränken. Der Stil des flach geschmiedeten Ornaments, im allgemeinen mit dem Stile mancher Goldarbeitermuster des Nürnbergers Johann Sibmacher († 1611) übereinstimmend, weist eher auf frühere Regierungsjahre dieses Königs hin. Die Büchsen aus Łowicz bildeten ursprünglich einen Teil des Tisch-

oder Kredenzaufsatzes Sigismunds III., oder sie waren ein Geschenk dieses Königs an irgend eine hochstehende Persönlichkeit. Ist die erste Alternative richtig, so konnte Michał Radziejowski diese Büchsen direkt vom königlichen Hofe erhalten haben, denn er genoss an diesem Hofe unter Obhut der Gemahlin Johann Kasimirs, der Königin Maria Luise durch acht Jahre seine Erziehung, während sein Vater Hieronymus als infam und verbannter im J. 1652 ins Ausland flüchtete. Der Form nach zu urteilen, können diese Gefäße ursprünglich zur Aufbewahrung eingemachten Obstes, der Gewürze oder dgl. gedient haben. Zusammen mit dem, noch aus dem sechzehnten Jahrhunderte stammenden prophetischen Schilde Johann III. im Czartoryski'schen Museum, mit dem Reliquienkästchen für den Kopf des hl. Hyacinthus, welches Sigismund III. ex voto des Sieges über die Russen und der Eroberung von Smoleńsk (1611) den Dominikanern in Kraków dargeboten hat, dann den zwei fast identischen, das Heilige Abendmahl darstellenden Plaketten, von welchen die eine in der Kathedrale zu Płock (Geschenk der Königin Konstanze, Gemahlin Sigismund III. aus dem J. 1623), die andere in der Kathedrale zu Wilno sich befinden, weiters dem Altärchen aus dem Jahre 1624 in der Schatzkammer des Paulaner-Klosters in Częstochowa, gehören die schönen Büchsen aus Łowicz zu den in Polen ältesten Exemplaren der augsburger Goldschmiedekunst. Wie Nürnberg im XVI., so hat Augsburg im XVII. und XVIII. Jahrhundert in Polen die Bedürfnisse derjenigen befriedigt, die mit Erzeugnissen inländischer Goldarbeiter nicht vorliebnehmen wollten.

-
2. BOCHNAK A.: **Tabernakulum w kościele niegdyś cysterskim w Jędrzejowie.** (*Das Tabernakel in der ehemals cistercienser Kirche in Jędrzejów*). Séance du 18 janvier 1934.

Das architektonisch konstruierte Tabernakel in Jędrzejów ist aus Holz gebaut, mit feuervergoldetem Kupferblech beschlagen und mit in Silber getriebenen Ornamenten verziert, welche unvergoldet belassen wurden. Sowohl der Stil der Architektur, welcher an die Fassade einer spätbarocken Kirche, oder an ein reiches Portal erinnert, als auch der Stil des Ornaments, in welchem

zwar der Neoklassizismus über das Rokoko überhandnimmt, doch noch nicht imstande war das letztere ganz hinauszudrängen, gestatten dieses nicht durchschnittliche Werk der Goldschmiedekunst auf das Ende des dritten Viertels des XVIII. Jahrhunderts zu datieren und seine Herkunft in Deutschland zu suchen. Das auf diesem Wege erhaltene Ergebnis wird durch die auf den silbernen Teilen des Tabernakels gestanzten Goldschmiedezeichen bestätigt. Es sind Zeichen der Stadt Augsburg und des Goldschmiedes Kaspar Xaver Stipeldey, welcher im J. 1766 Meister wurde und nach dem Jahre 1809 gestorben ist.

-
3. DOBROWOLSKI T.: **Gotycka polichromja kościoła w Jesionej na tle problemu malarstwa ściennego na Śląsku.** (*Les peintures gothiques polychromes de l'église de Jesiona et le problème de la peinture murale en Silésie*). Séance du 15 février 1934.

Les peintures murales gothiques de l'église paroissiale de Jesiona dans le district de Strzelce (Silésie d'Opole), sont pour l'auteur le point de départ de considérations générales sur la peinture murale en Silésie. Partant de cette idée, il divise son étude en trois parties, portant les titres suivants: 1): »Les peintures murales de Jesiona«; 2) »La peinture murale en Silésie«; 3) »L'importance des peintures de Jesiona pour le problème de la peinture murale en Silésie«.

Après avoir démoli en 1912 la nef et la tour de l'ancienne église de Jesiona, on découvrit en 1912 et 1913 des peintures murales dans le chœur qui, sous forme de chapelle, fait partie à présent de l'église récemment construite. Le peintre Hans Kohle de Munich mit les fresques à découvert et procéda à leur restauration. Ces peintures qui occupent deux travées du mur nord et se composent de petites aires rectangulaires formant deux zones, sont terminées par deux champs triangulaires s'étendant immédiatement au-dessous de la voûte. Dans les deux zones inférieures, séparées par des bandes rouge brique, on voit sur fond bleu quinze scènes de la Passion dont la première représente »L'Entrée à Jérusalem«, la dernière »Le Christ descendu aux Enfers«. En dehors de ces scènes, au-dessus de la niche pratiquée pour recevoir les hosties, on aperçoit la »Vera Icon« entourée de saint Pierre

et de saint Paul, tandis que dans les deux champs rapprochés du faite, sont représentés »Le Jugement Dernier« et »Le Crucifiement«. Le style de ces peintures est caractérisé par un certain dualisme, vu que malgré le style calligraphique dominant dans la façon de traiter les surfaces, on voit, surtout dans »Le Crucifiement«, se manifester une tendance au modelage plastique. La composition des fresques se distingue par une disposition symétrique, toutefois on observe çà et là une tendance à déplacer vers la périphérie l'axe verticale des scènes représentées. Quant à la perspective, les peintures polychromes de Jesiona ne produisent pas l'illusion de la profondeur et se contentent généralement de la disposition sur un plan, quoique, comme c'est p. ex. le cas dans »L'Arrestation du Christ«, la disposition des figures sur différents plans soit pour ainsi dire un succédané produisant l'impression de la profondeur. Cette impression est encore renforcée par la tendance à rassembler les figures, qui se manifeste dans la composition, ainsi que par l'habitude de les placer de façon que les unes couvrent les autres. Les proportions des figures sont plutôt arbitraires et leurs mouvements rappellent les gestes de marionnettes, à l'exception des grandes figures dans »Le Crucifiement« dont le dessin est correct. Pour faire valoir les extrémités, l'artiste a insisté sur les plis des draperies et a fait usage d'une ligne onduleuse caractéristique. Toutes ces particularités du style ainsi que les accessoires, comme les armures des soldats et les vêtements des figures représentées au pied de la croix, permettent de conclure que les fresques remontent à la fin du troisième quart du XIV^e siècle. Elles s'appuient sur les valeurs traditionnelles de la calligraphie du gothique précoce et tiennent compte, dans une certaine mesure, des progrès réalisés par le style pittoresque de la seconde moitié de ce siècle. La date à laquelle nous rapportons la création des fresques est confirmée d'ailleurs par la comparaison avec une série de monuments plus anciens ou contemporains de la peinture silésienne ou tchèque; nous pensons surtout au petit autel de sainte Claire à Breslau, à la légende de sainte Hedvige dans le manuscrit de Brzesé (actuellement à Vienne), au »Laus Mariae« de Conrad de Haimburk, à l'évangélaire de Jean d'Opawa de 1368, enfin au »Crucifiement« dans le couvent Emaïs à Prague, tableau qui remonte à environ 1370 (timbres des chevaliers).

En ce qui concerne les liens unissant les fresques de Jesiona à d'autres monuments de la peinture silésienne ou tchèque, l'auteur les range dans le groupe haut-silézien et établit un rapport génétique entre ces fresques et les peintures polychromes qu'on voit à l'église de Strzelce, proche du mont Sobótka. Il admet qu'elles s'inspirent d'une source commune qu'il cherche à Breslau (Wrocław), puis il compare l'un et l'autre cycle silésien avec la peinture monumentale tchèque du XIV-e siècle. Il résulte de ces comparaisons qu'il existe un parallélisme chronologique entre les peintures polychromes de Strzelce et de Jindřichův Hradec (environ 1340) d'une part, et entre les fresques de Jesiona et celles de Slavětín (environ 1375), de l'autre. Ces oeuvres d'art n'ont cependant pas directement déteint les unes sur les autres; bien plus, il semblerait que les affinités formelles qu'on y découvre, soient surtout attribuables au style linéaire qui au, XIV-e siècle, s'étendait à toute la peinture du centre et de l'Ouest européen.

L'auteur donne dans le deuxième chapitre de son étude un abrégé concis de l'histoire de la peinture murale en Silésie à l'époque du gothique. Il nous entretient d'abord de l'origine des peintres, de l'organisation de leur corporation à Breslau, ainsi que des bases sociales et religieuses sur lesquelles reposait leur activité artistique. Hensil Gelis dont il est fait mention en 1345, est le premier peintre silésien qu'on connaisse; quant à son contemporain Konrad, il serait venu, dit-on, de Cracovie, tandis que Franczke Ebirusch (1383) était originaire de Prague et qu'un autre Konrad (1387) vint de Bâle. La composition du personnel formant la corporation des peintres, s'inspirait des principes fixés déjà au XIV-e siècle, néanmoins la majorité des artistes étaient d'origine locale. On a pu fournir la preuve que des groupes de peintres existaient également à Lignica, Złotogóra, Lwówek, Kłodzko, Zgorzelec, Nysa et Świdnica. L'Eglise bénéficiait en premier lieu de la production artistique de ces peintres, mais la cour du duc, les milieux proches de celle-ci (les chevaliers), ainsi que la bourgeoisie en tiraient également profit. Les fondations que faisaient les membres de ces différentes classes sociales intéressaient surtout l'Eglise et avaient le caractère d'oeuvres pieuses.

L'auteur s'occupe ensuite de la répartition topographique des monuments de la peinture murale en Silésie et distingue sur la rive gauche de l'Oder six groupes principaux qu'il nomme dans

l'ordre topographique, en commençant par le Nord pour finir par le Sud-Est. Ce sont: le groupe de Lignica dans la région de Zgorzelec et de Jelenia Góra sur le Bobr; le groupe au pied du mont Sobótka, puis les groupes de Breslau et de Brześć, enfin le groupe haut-silézien. La date de ces peintures étant plus ou moins indéterminée et leur description insuffisante, il analyse les différents monuments suivant l'ordre topographique et tâche d'établir un système chronologique. Il fixe comme suit la chronologie de la peinture murale en Silésie: peintures à Röhrsdorf sur le Bobr — commencement du XIV-e s.; fresques de Strzelce à proximité du mont Sobótka — moitié du XIV-e s. (peut-être vers 1340); fresques de Jesiona — 1370 environ; peintures murales à Stare Bielsko, à Altwette à proximité de Nysa et à Opawa — 1390 environ; partie des peintures décorant la cathédrale de Breslau, légende de sainte Hedvige à l'église sainte Barbe dans la même ville, vestiges de peintures à l'église saints Pierre et Paul à Lignica — environ 1400; partie des peintures polychromes à l'église sainte Barbe à Breslau (sainte Barbe, »Adoration des Mages«, »Mater Misericordiae«) — commencement du XV-e s.; peintures à l'extérieur de la cathédrale de Breslau — vers 1470; peintures polychromes à Johnsdorf et Leutmannsdorf — environ 1480; scènes représentant le martyr de mille soldats et de sainte Ursule à la cathédrale de Breslau — fin du XV-e s.; »Crucoifiement« à Zgorzelec, peintures décorant la tour du château de Lignica, fresques à l'extérieur des Hôtels de ville de Breslau et de Lwówek — environ 1500; peintures murales à Mclowice — environ 1511; peintures à Górká — 1524; fresques à Gorzyń — fin du XVI-e s. Une partie du chapitre traite de la peinture des plafonds en Silésie et l'auteur tient compte surtout du groupe haut-silézien qui est le plus nombreux.

La fin du chapitre est consacrée à des considérations d'ordre général sur les sujets que représentent les peintures, sur les idées dont elles s'inspirent et sur les valeurs formelles qui s'y sont manifestées au cours du développement historique; enfin un passage traite des rapports réciproques entre les peintures et des emprunts qu'elle firent à d'autres éléments artistiques et civilisateurs. En ce qui concerne les sujets, nous pouvons distinguer deux groupes dans l'ensemble des monuments de la peinture silésienne, à savoir un groupe profane et un autre, religieux. Le

premier, moins nombreux, comprend les peintures représentant des scènes de la vie à la cour et des sujets empruntés à la vie des chevaliers (Röhrsdorf, tour du château de Lignica), puis les décorations bourgeoises des Hôtels de ville à Lwówek et à Breslau (illustrations de fables, peintures représentant différents états ou des sages de l'antiquité) La peinture religieuse comprend les cycles de la Passion, les légendes concernant la Vierge Marie, différents saints et leurs légendes, le »Jugement Dernier«, enfin des scènes tirées de la *Biblia Pauperum*.

Un certain parallélisme avec la peinture dominante de chevalet se fait jour dans l'évolution formelle de cette peinture, néanmoins elle garde plus longtemps la facture graphique et la disposition des surfaces rappelant le technique miniaturiste. Les progrès réalisés pendant la première période de la Renaissance, progrès qu'on observe entre autres dans le modelage ainsi que dans la solution des problèmes concernant la perspective et les détails architectoniques, ne se manifestent que rarement ici. Quant à la composition, son évolution passe par un stade où les divers éléments sont disposés à plat, comme dans une frise (Röhrsdorf, Strzelce), puis elle traverse le stade des figures multiples couvrant les unes les autres et agglomérées dans un espace fictif (Jesiona, Stare Bielsko, Altwette), pour aboutir à une conception réaliste, s'inspirant du génie de la Renaissance (Molowice).

Les liens unissant à l'étranger l'art et la vie intellectuelle de la Silésie, fournissent à l'auteur l'occasion d'insister sur les influences étrangère pénétrant dans ce pays, en particulier sur celles venant d'Allemagne, de Bohême et de Pologne. Il attribue un rôle prépondérant aux influences tchèques, ce qui s'explique par l'essor que l'art avait pris en Bohême sous le règne de Charles et de Venceslas, puis par les liens politiques étroits entre la Bohême et la Silésie. Les influences tchèques se faisaient cependant sentir surtout dans la peinture de chevalet, vu que la peinture murale est plutôt marquée au sceau universaliste et porte le caractère d'un travestissement provincial des modèles adoptés en Occident. Le caractère provincial de cet art est d'autant plus marqué, que les corporations de peintres étaient surtout composées d'artistes d'origine locale. Comme un certain nombre de ces peintres était venus de loin (de Bâle, de Prague, de Lubeck, de Toruń etc.), leur présence en Silésie contribuait certainement

à rendre l'art silésien plus profond, pourtant elle était incapable de changer le cours de son évolution normale. L'influence de l'Italie n'était pas forte, encore n'agissait-elle que par l'intermédiaire de la Bohême et peut-être aussi de la Pologne. Si nous jugeons la peinture murale silésienne d'après les monuments qui nous en sont parvenus, nous devons reconnaître qu'elle n'a pas atteint le niveau des peintures tchèques dans le genre italien (couvent d'Emaüs à Prague), ni celui de la peinture murale en Pologne (Niepołomice).

Le troisième et dernier chapitre s'occupe du rôle que les fresques de Jesiona jouent dans le développement de la peinture murale en Silésie. L'auteur profite de cette occasion pour rappeler certains faits historiques en rapport avec ce genre de peinture et insiste surtout sur la protection dont Przeclaw de Pogorzela, évêque de Breslau, entourait les arts. C'est lui en effet qui vers 1366 confia à Simon de Gniechowice la décoration de la chapelle de la Vierge à la cathédrale de Breslau. On a tenté de lier avec le nom de ce peintre différentes peintures à Breslau, pourtant ces tentatives se montrèrent vaines, car on tenait compte d'oeuvres picturales qui ne remontent qu'à la fin du XIV-e siècle. L'importance des peintures murales de Jesiona est par conséquent d'autant plus grande, qu'elles sont les seules fresques connues dont la date coïncide avec la période comprise entre 1370 et 1380, aussi peuvent-elles jeter de la lumière sur le style de Simon de Gniechowice dont l'activité remonte à peu près à la même époque. Quel que soit le rapport du maître de Breslau avec les fresques de Jesiona (faute de sources, l'auteur s'abstient d'avancer un hypothèse quelconque), il nous faut reconnaître qu'elles comblent heureusement une lacune dans l'histoire de la peinture murale gothique en Silésie, d'autant plus que nous ne connaissons pas jusqu'à présent le caractère de cette peinture dans le troisième quart du XIV-e siècle.

4. FIJAŁEK J. (Abbé): **Los unji florenckiej w Wielkiem Księstwie Litewskiem za Kazimierza Jagiellończyka. (Le sort réservé à l'Union de Florence dans le Grand-Duché de Lithuanie sous le règne de Casimir Jagellon).** Séance du 22 janvier 1934.

La préparation de l'édition du *Codex diplomaticus Ecclesiae Cathedralis nec non Dioeceseos Vilmensis* a fourni l'occasion à l'auteur de s'occuper des destinées de l'Union de Florence dans le Grand-Duché de Lithuanie à l'époque de Casimir Jagellon, c'est-à-dire depuis le jour où ce prince a commencé à y régner. Quoique le codex mentionné ne nous renseigne pas directement sur cette question, les privilèges concernant les indulgences qu'on y trouve publiés la première fois, proviennent de dignitaires romains ou d'envoyés pontificaux, dont les noms sont intimement liés au sort de l'Union. Il suffit de rappeler Isidore de Kiev, cardinal-évêque de Sabina (n° 231 de l'année 1459), ainsi que de nommer les hommes qui encouragèrent par des actes son développement ultérieur, entre autres Antoine Bonumbra, évêque d'Accia, revenant de Moscou (il a été à Wilno le 1-er avril 1473, n° 280) et le franciscain observant Louis de Bologne, patriarche d'Antioche, qui fit un séjour à Kiev (4 octobre 1474, n° 288).

L'auteur consacre plusieurs chapitres à l'étude de ce problème. Il s'en réfère dans le premier à son ancienne opinion sur le Grec uniote Isidore de Constantinople, humaniste, pompeusement appelé »le Paul de l'union des Eglises«, quoique comme métropolitain de Kiev ainsi que de tous les Ruthènes de Pologne, de Lithuanie, de Livonie et de Moscovie, il eût été »un pasteur sans troupeau« (v. »Kwartalnik Historyczny«, 1896, p. 57). Il étudie ensuite l'activité de ce métropolitain en faveur de l'Union et l'examine depuis le moment où Isidore quitta le concile de Florence en qualité de légat apostolique *a latere* (après le 17 août 1439), peu de temps après la publication du décret sur l'union des Eglises grecque et latine au cours du même concile (6 juillet). La pourpre cardinalice qu'il obtint en cours de route à Venise, témoignait non seulement de l'estime du pape qui appréciait ses efforts en vue de réaliser l'union des Eglises, efforts qui à côté de ceux tentés par Bessarion, étaient incontestablement les plus efficaces du côté grec; bien plus, cette haute dignité devait autant

que possible rehausser son autorité auprès des princes régnants et de l'épiscopat, et lui permettre de faire adopter l'acte instituant l'Union de Florence ainsi que d'en assurer l'application pratique. Il faut écarter comme faux, le témoignage suivant lequel le cardinal légat aurait fait un séjour à Chełm à l'occasion de son voyage à Kiev, car il n'en est question qu'au XVII-e siècle, soit à l'époque où l'Union de Florence suscita des polémiques. Le chemin qu'avait pris Isidore conduisait par la Hongrie et la Pologne, à savoir par Nowy Sącz, Cracovie et Lwów. Les renseignements sur l'accueil qu'on lui fit à Kiev, sont incertains et contradictoires. Voulant expliquer la catastrophe dont il fut victime à Moscou dans le courant de l'année 1441, l'auteur ne se borne pas à s'en référer aux fameux passage de Długosz, contemporain d'Isidore, où cet historien parle de la courte durée de l'Union aussi bien chez les Grecs qu'en Ruthénie et à Moscou, quoiqu'elle ait été protégée par l'empereur Jean Paléologue à Constantinople et que le cardinal l'ait recommandée aux Ruthènes et aux Moscovites; bien plus, il insiste sur l'aversion profonde que depuis des siècles elle inspirait aux peuples d'Orient, puis sur la rivalité entre Isidore et Jona, évêque orthodoxe de Riazan, qui se disputaient le siège épiscopal de Kiev, Jona, homme de confiance des grands-ducs de Moscovie, étant continuellement en rapport avec le parti hostile à l'Union à Constantinople. Il nous entretient ensuite de la lettre autographe que le pape Eugène IV écrivit en 1442 à Florence et qu'il envoya à Jean Dowgird, palatin de Wilno, un des amis les plus proches de Casimir dans le Grand-Duché de Lithuanie, lettre que Monsig. J. Mercati découvrit dernièrement à la Bibliothèque Vaticane dont il est directeur. Le Saint-Père affligé et inquiet, écrivit en même temps à Casimir (*cui efficaces litteras scribimus*; la lettre ne nous est pas parvenue, mais elle existait encore au XVII-e siècle), pour lui demander de faire des démarches, afin que le cardinal Isidore, écarté du siège archiepiscopal de Kiev et jeté en prison, fût mis en liberté (*Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno e codici a lui appartenuti che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana. Studi e Testi 46 [Roma MCMXXVI] 158*). Le grand-duc Casimir se conforma au désir du pape, cependant il ne put restituer le siège archiepiscopal de Kiev au cardinal ruthène, car Michel, fils de Sigismond, qui cherchait l'appui de Moscou, constituait une menace pour la couronne

grand-ducale de Lithuanie. Le rusé Jona sut profiter de ce conflit dynastique, de sorte qu'il réussit enfin à se faire reconnaître en Lithuanie et à avoir le dessus sur Isidore. Le cardinal rejetait toute la responsabilité de ces malheurs (emprisonnement, destitution) sur Mathias, évêque de Wilno, aussi le pape somma-t-il celui-ci à comparaître devant le tribunal pontifical. Ce fut le cardinal Zbigniew Oleśnicki qui apaisa l'indignation de Rome et disculpa l'évêque de Wilno de ces reproches inouïs, soulevés contre un prélat dont le zèle apostolique et les efforts tentés pour répandre et consolider la religion romaine en Samogitie et en Lithuanie, méritaient les plus grands éloges. Les lettres qu'Oleśnicki écrivit le 15 juin 1451 au Saint-Père, au Sacré Collège ainsi qu'à Isidore, complètent au-delà de tout ce qu'on pourrait en attendre, les renseignements des chroniques ruthènes. Seule la première de ces lettres a été publiée, encore ne sut-on pas en tirer profit ni l'apprécier à sa juste valeur. La ligue des princes ruthènes (*principum conspiratio*) s'étendant contre Isidore à toute la Ruthénie, la Lithuanie et à la Moscovie, ne fut pas la seule cause de ses malheurs qui fit périliter l'Union de Florence dans son archevêché, car les prélats grecs venus de Constantinople prêtèrent à ces princes un concours efficace, tant par leurs écrits que par leurs discours. Comme il s'agissait d'un fait notoire, le cardinal Oleśnicki ne cacha pas dans sa lettre à Isidore, que l'évêque de Wilno n'avait pas voulu lui permettre de célébrer un office solennel dans la cathédrale de cette ville, parce qu'il craignait que cette cérémonie ne fût préjudiciable à la religion et qu'elle n'augmentât encore l'hostilité des schismatiques dans son diocèse. L'évêque Mathias prévoyait, disait-il, que non seulement les peuples ruthènes prendraient en horreur la sainte Union conclue à Florence, mais qu'il la tourneraient en ridicule (Długosz s'exprime dans des termes analogues); enfin le cardinal ajoutait, *quod et Vestra Paternitas, non sine contumelia tum fidei et religionis, tum etiam persone sue experta est*. On s'aperçoit qu'en allant de Kiev à Moscou, Isidore était passé par Wilno. Sa mission restée sans résultats devait être en partie compensée par l'apostolat du prédicateur observant Jean Capistran que, précisément à cette époque (été de l'année 1451), le cardinal Oleśnicki invitait à venir de Bohême en Pologne et dans les provinces ruthènes de celle-ci.

Le sort réservé à l'Union de Florence dans les provinces ruthènes de Lithuanie fut celui que le cardinal Oleśnicki prévoyait dans sa lettre au pape Nicolas V (15 septembre 1451), où il faisait l'éloge de Jean Capistran. Il y disait que seuls les individualités plus marquantes parmi les grands seigneurs ruthènes étaient prêtes à se détacher du culte ruthène entaché d'hérésie, pour se rallier à l'unité catholique. Il ne manquait pas de prévenir le pape dans les termes suivants: »Que Votre Sainteté ne se fasse pas d'illusion en croyant que l'Union conclue à Florence puisse amener les Ruthènes et surtout les Grecs à abandonner les erreurs et les superstitions qu'ils défendent aujourd'hui avec encore plus d'acharnement«. Nous avons déjà insisté ailleurs sur le fait que plusieurs grands seigneurs ruthènes se convertirent au catholicisme sous l'influence des PP. observants qui s'étaient établis en Lithuanie vers 1470 (*Studja staropolskie*. Livre publié en l'honneur d'Alexandre Brückner [Cracovie 1928] 143/4).

L'auteur complète les documents concernant l'histoire de l'Union de Florence en Pologne, provenant de l'année 1458, publiés par Antoine Prochaska dans l'*Ateneum Wileńskie* (première année [1923] 58 et suiv.), en attirant l'attention sur une importante lettre non encore publiée, que Georges Mammas, nouveau patriarche de Constantinople, séjournant à Rome depuis l'année 1450, adressa au roi Casimir le 27 janvier 1458. Le nouveau patriarche fait part au roi qu'après la résignation du cardinal Isidore, son élève et successeur, Grec comme lui, et abbé du monastère de saint Démétrius à Constantinople, a été consacré à Rome métropolitain de Kiev et de Moscou. Les espérances des patriarches de Constantinople, fidèles à l'Union qui, comme Isidore et son successeur Grégoire III Mammas, s'attendaient que la Ruthénie moscovite continuerait à être placée sous la juridiction ecclésiastique des métropolitains de Kiev, s'évanouirent immédiatement lorsque le pape Pie II, récemment élu, publia le bref du 3 septembre 1458, en vertu duquel la Ruthénie moscovite (*Russia Superior*) fut abandonnée à son sort et seules la Ruthénie lithuanienne puis la Ruthénie faisant partie de la Couronne (*Russia inferior*), furent placées sous le contrôle de l'archevêché de Kiev. Le patriarche Grégoire Mammas dut donc écrire une seconde fois au roi de Pologne (20 novembre) pour lui annoncer le sacre du métropolitain de Kiev. L'échec qu'avait subi Isidore fut adouci par la dignité de pa-

triarche de Constantinople, à laquelle il rêvait depuis longtemps et que le pape lui conféra (20 avril 1459) avant le congrès de Mantoue et après la mort de Grégoire Mammas.

L'auteur discute enfin les prétendues tendances à s'unir à l'Eglise romaine que les représentants laïcs et ecclésiastiques de l'orthodoxie ruthène auraient manifestées en Lithuanie dans la seconde moitié du XV^e siècle. L'acte de Wilno en date du 14 mars 1476 que notre historiographie ecclésiastique et profane s'accorde à considérer comme authentique et dont on a même affirmé qu'il l'était »absolument«, est censé témoigner irréfutablement en faveur de l'existence de tendances pareilles. Il contient l'»Ambassade au pontife romain Sixte IV de la part du clergé, des princes ainsi que des grands seigneurs ruthènes« et porte la date mentionnée ci-dessus. C'est un écrit dont le style extrêmement diffus est plus que fleuri, pour ne pas dire insupportablement empoulé. A côté de basses flatteries du pape poussées à l'excès, vu que le Saint-Père y est p. ex. appelé sainteté la plus sacrée, l'écrit lui reproche et »s'étonne grandement« qu'il n'ait pas répondu à un message précédent« très à sa place«, que des religieux, des évêques, des princes et des hommes respectables lui avaient envoyé par l'intermédiaire de son légat Antoine (Bonumbra) qui avait reconduit à Moscou au nom du pape la princesse impériale Zoë Paléologue, laquelle devait épouser le grand-duc Ivan. Faisant une profession de foi conforme au décret du concile de Florence, ces personnes demandent de leur envoyer une bulle avec des indulgences pour l'année jubilaire et prient de déléguer deux hommes sages dont l'un appartenant à l'Eglise grecque, l'autre à l'Eglise romaine, afin qu'ils décident qu'en vertu du décret mentionné, il est interdit de contraindre les Ruthènes à prendre une seconde fois le baptême. Pour écarter les doutes et fournir la preuve que cette ambassade n'était pas seulement projetée, mais qu'elle avait réellement eu lieu, on eut soin de noter à côté des signatures de deux grands seigneurs, qu'ils y avaient pris part. Certaines apparences paraissent témoigner en faveur de l'authenticité de cet acte, au bas duquel on ne trouve en premier lieu que les signatures de trois hiéraqes; ce sont: Misael, évêque orthodoxe de Smoleńsk, élu métropolite de Kiev, puis deux archimandrites dont le premier Jean, à Kiev, l'autre Macarius, du couvent de la Trinité à Wilno. Viennent ensuite les signatures

de trois princes ou »kniaź« : celle de Michel Olelkowicz (il signe : »Michael, prince illustrissime et de noble origine, parent et consanguin de sa Majesté le Roi de Pologne Casimir, maître de la Lithuanie et de la Ruthénie«), les signatures de Fédor Bielski et de Démétrius Wiaziemski, ainsi que celles de dix grands seigneurs. On voit d'abord le nom de »Jean Chodkiewicz, sénateur illustre et de noble origine«, tandis qu'un Sołtan, fils d'Alexandre, figure ici non seulement comme »très noble seigneur et illustre chevalier défenseur du Saint-Sépulchre«, car il a soin d'ajouter qu'il est »porteur du aureum vellus espagnol«. Toutes les preuves censées écarter les doutes sur l'authenticité du document, qui ne cessent de se présenter à l'esprit, perdent leur force probante, lorsqu'on leur applique les trois critères indispensables dans les recherches sur des documents historiques, à savoir, lorsqu'on étudie la tradition du texte, sa teneur, sa date ainsi que les signatures des témoins. Après avoir minutieusement analysé le document dont on cherche toujours encore l'original dans les Archives Vaticanes, l'auteur aboutit aux conclusions suivantes: le document n'est connu qu'au début du XVII-e siècle, soit au moment où les polémiques que suscita l'Union de Brzesé étaient les plus violentes; il a été découvert par Hipacy Pocij, métropolitain de Kiev qui le trouva dans un vieux livre (»sbornik«) chez le pape de l'église orthodoxe de Krew dans les environs de Wilno. Après l'avoir inséré dans les registres de la municipalité de Wilno, Pocij le fit immédiatement imprimer en ruthène et en polonais, puis il tâcha de garantir l'authenticité de cette pièce en publiant une brochure. Il considérait le document comme une révélation, car il était pour lui un moyen efficace de réfuter le reproche le plus douloureux de ses adversaires qui prétendaient que l'Eglise métropolitaine de Kiev s'opposait au rétablissement de »l'union sacrée et à reconnaître la suprématie du *summus pontifex*«. Il faut avouer qu'on fit preuve d'une certaine adresse en rattachant ce »grand témoignage« à la mission pontificale dont l'évêque Bonumbra avait été chargé à Moscou et qu'on a tâché de lui donner le caractère d'un écrit postérieur à l'Union de Florence en y ajoutant certains détails. On ne sut cependant pas éviter un anachronisme insignifiant en apparence; en effet, la question de l'union des Eglises telle qu'elle se présentait en Lithuanie à la fin du XV-e siècle et au commencement du XVI-e siècle,

coïncide dans notre document avec le pontificat de Sixte IV. L'opuscule bien connu du maître Jean Sacranus de Cracovie, était, entre autres, la source dans la quelle puisait l'auteur de »L'Ambassade«. On eut soin de choisir prudemment les témoins surtout parmi les seigneurs laïcs connus de l'histoire, cependant pas tous y sont mentionnés. On en trouva une partie dans l'écrit de Sacranus, toutefois pas tous les témoins historiques étaient chargés alors des fonctions dont parle le document. Ce n'est pas par un pur hasard qu'on y trouve les noms de deux archimandrites; en effet, le supérieur du monastère de la Trinité à Wilno était uniate à l'époque du Pociej et ce métropolitain faisait des démarches pour obtenir le riche archimandritat de Kiev dont les schismatiques étaient alors détenteurs (comp. la lettre de Pociej à Léon Sapieha, chancelier du grand-duché de Lithuanie). Le document a dû être rédigé par un collaborateur de Pociej dans la polémique que suscita l'Union de Brzesé et c'est probablement Pierre Arcadius, Grec de Corcyre, que l'Eglise orthodoxe de Kiev avait pourvu du doyenné de Pińsk, qui en est l'auteur.

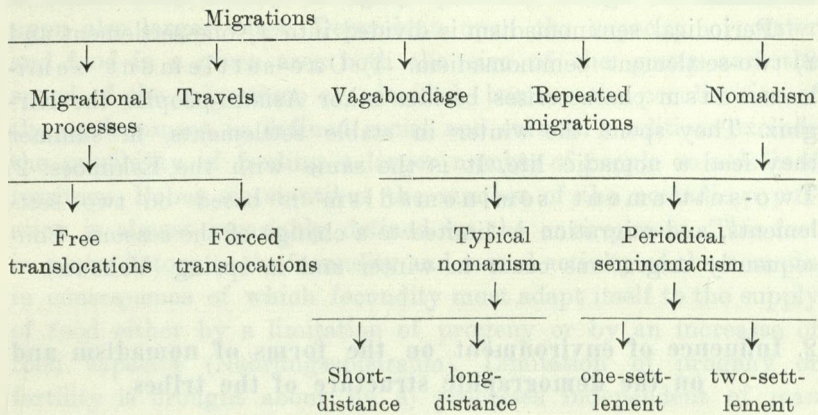
-
5. GROSS F.: **Koczownictwo. Studja nad nomadyzmem i wpływem tegoż na społeczeństwo, ustrój i prawo.** (*Studies on nomadism and its influence on society, organisation and law*). Séance du 19 mars 1934.

1. A systematisation of migrations.

The mobility of man, irrespective of the causes by which it is brought about, is one of the most important factors in the formation and maintenance of cultures. The manifestations of human mobility are numerous and varied in primitive groups as well as in modern societies.

As criteria for a systematisation are assumed a) road and time, b) causes and aim, c) the mass i. e. the individuals participating in the migration and their inner organisation. By means of these criteria migrations are divided into 1) translocations, 2) voyages, 3) vagabondage, 4) repeated migrations, 5) nomadism.

The systematisation of migrations.



Nomadism is a way of life, based on repeated wanderings, of people in a certain organised mass, arising from causes of the natural environment, and with an economic aim.

Nomadism is divided into a) typical, b) periodical (periodical seminomadism).

a) Typical nomadism. α) Short-distance typical nomadism.

The local group occupies an area defined by boundaries. Parts of this group migrate within the boundaries of the area, the changes of place are called forth by exhaustion of food and water. Not more than a few families (local group) migrate together, the area does not go beyond some fifty or sixty square klm. The migrations do not exceed the distance of a day (Australians).

β) Long-distance typical nomadism consists in the fact that the group in search of pastures travels over large areas of desert. The boundaries of the area are not so strictly defined, while the migrations reach even to several hundred klm. (Tuaregs on the Sahara). In both cases the migrations are continuous, irregular, and are called forth by exhaustion of food.

b) Periodical seminomadism characterises the tribes of the Asiatic steppes and of the Polar regions. Here the essential feature is the seasonal rhythm of the migrations called forth by the sharp climatic changes of the seasons. Every year at the same time changes of place occur. Consequently the migrations

usually take place at the beginning of summer and at the beginning of winter.

Periodical seminomadism is divided into 1) one-settlement and 2) two-settlement seminomadism. 1) One-settlement seminomadism characterises besides other Asiatic peoples the Kirghiz. They spend the winter in stable settlements, in summer they lead a nomadic life. It is the same with the Eskimoes. 2) Two-settlement seminomadism is based on two settlements, and migration is limited to a change of the seasons. Consequently migrations occur in winter and in spring (Yakouts).

2. Influence of environment on the forms of nomadism and on the demographic structure of the tribes.

The dependence of man on his geographical environment is connected with the features of the environment itself. The more primitive the group is, the greater the dependence of its members on the environment, with this addition, however, that we shall always find extraenvironmental elements inherent in man, his reason and talent, by which the direction of his development is influenced. The pressure of the environment decisively influences the forms of nomadism, the economic system and the density of population. The mere comparison of density of population maps indicates the strong influence of climate on man. On areas of small rainfalls the population is thin. The above mentioned phenomena are closely connected with each other, with consideration of the bareness of the soil in countries of small rainfalls. Natural conditions force man to extensive economy, i. e. on areas of small rainfalls or steppes and deserts to herding or partly to hunting. Extensive economy requires large areas, which is connected with dispersion and consequently with thin population.

Consequently beside the cultural level the environment forces man to extensive economy i. e. on this given level to nomadism and nomadism in turn to the dispersion of the group, which is connected with the formation of small agglomerations. On the basis of sources the author has established the size of certain nomadic groups viz. the Tuaregs, Kirghiz, Yakouts, Anstralians, and Pigmies.

In principle the agglomeration of the nomads is not large, it counts some twenty to eighty persons, though one can come upon also larger ones. Dependent upon the capacity of water and food in a given area both the size of the group and the speed of the migrations are decided, because the peculiarities of the environment in defined social and cultural conditions exclude the possibility of feeding a larger number of people on a defined territory. *Rebus sic stantibus* the number of the nomadic population is almost invariably defined by the environment. This fact is contradictory to the fecundity and sexual activity of the nomads, in consequence of which fecundity must adapt itself to the supply of food either by a limitation of progeny or by an increase of food capacity (Nahrungsspielraum). Limitation of progeny or fertility is brought about by a) processes independent of man (natural selection), b) activities dependent on man i. e. conscious or unconscious limitations of births by means of abortion, infanticide, limitation of periods of sexual activity etc. — Subsistence in primitive society depends on 1) territory, 2) organisation and forms of cooperation, 3) technics. An increase of subsistence finds on these levels its expression above all in the tendencies for an extension of the territory, because the organisation as well as technics constitute here on the whole a stable element, unchanging in a certain period. In a new territory the structure of these three elements may remain unchanged and then the numerical proportions of the group will be established on the former conditions, or a change of structure may ensue which brings with it the passing over to a different economic type i. e. the settlement type, if environment and culture will admit it.

3. The influence of nomadism on organisation and law.

Organisation and law are influenced by nomadism directly as well as indirectly. Indirectly nomadism exercises its influence through interdependent secondary elements viz. through the economic and demographic factor. The demographic element exercises its influences in two ways: firstly by the size of the group by which the size of political organisms is influenced and secondly by the demographic conflict presented above. Not without influence on the legal and organisational forms is also the psy-

chological factor influenced by nomadism as well as further the whole of the culture and beliefs. Passing to organisational problems the author on the basis of an analysis of the material relating to the Tuaregs, Australians, Pigmies, Yakouts, and Eskimoes, comes to the conclusion that in a variable degree and diverse way, dependent upon the accompanying circumstances and culture, nomadism exercises a dissociative and not associative influence on larger groups. Larger groups (e. g. with the Tuaregs) are divided because the environment prevents the formation of greater agglomerations. Small groups are often separated by quite considerable distances. The individual organisational segments of nomadic tribes are found in more or less frequent but repeated migrations. The distance and the migrational way of life exercise an associative influence when small independent groups are concerned, but a dissociative influence with regard to higher groups. By the way of living itself independence in relation to the central authorities is guaranteed to the nomads.

Authority as well as the subjects are in constant motion. Hence the tribal executive is insignificant or does not exist at all. In some groups of herdsmen (Tuaregs) we already see a stratified society — authority and privileges belong above all to the nobility. But again the subject groups are guaranteed independence by their migrations. Hence higher groups are little cohesive, in the nomadic groups the central authority over families or clans is slight, or is formed sporadically, and in groups of a higher cultural level almost powerless. Nomadism therefore exercises as a rule a dissociative and not associative influence. It is only in action of conquest that the nomads are able to create a state or higher groups, which is done through an intermixture with the settled group. Almost as a rule the desert tribes conquer the rich and populous cities and little states of the borders, and more rarely the reverse process is met. The wealth of these centres in contrast with the poverty of the nomads forms the cause and psychological attraction — the desert cannot give such moments. In connection with herding we finally find the first beginnings of slavery. A mild form of slavery is also connected with nomadism and the system of production. — Further the author discusses the influence of nomadism on the forms of family organisation. The majority of investigators connect patriarchy with nomadism,



and matriarchate with agriculture. This division raises many doubts, because with some nomadic tribes strong features of matriarchate are to be found (Tuaregs). Concerning the right of ownership of the land we find already in very primitive groups boundaries not having a magical character, which separate the individual areas from each other (Australians, Pigmies). The right of ownership in a given area belongs to the inhabitants of it (family, clan, local group). The members of the tribe generally have the right to use the pastures or hunting grounds, most often on permission of the ruling group. In the desert, desert itself forms *res nullius*, nevertheless the ueds or the pastures are considered the property of individual persons (Azdjer).

The right of ownership on movable goods is individual. In some groups we find customs of commensuality (Australia) which restrict this law, or survivals of them, which is probably connected with the solidarity of small groups based on nomadism. Finally there remain customs arising from the demographic conflict between a small food capacity and considerable fertility. Here we find a spread of infanticide in some of the discussed groups and such like, as actions permitted on the one hand, while on the other a limitation of sexual activity or fertility (*kalym*) authorised by custom.

-
6. KOSTRZEWSKI J.: **Kurhany kultury unietyckiej w Małych Łękach, w pow. kościańskim.** (*Grabhügel der Aunjetitzer Kultur in Łęki Małe, Bezirk Kościan*). Séance du 9 mars 1934.

Unter den spärlichen und rasch der Zerstörung anheimfallenden prähistorischen Grabhügeln in Groß-Polen treten die mächtigen Grabhügel in Łęki Małe, Kreis Kościan (ehemals Śmigiel), in den Vordergrund, die an dem vielleicht nach ihnen benannten Flusse Mogilnica gelegen sind. Noch im Jahre 1881 gab es elf solche Grabhügel, gegenwärtig sind nur vier, in einer Reihe liegende Hügel erhalten, von denen der höchste die Höhe von 6 m erreicht. Seit jeher dachte man über die Bestimmung und die Zeit der Aufschüttung jener Grabhügel nach, wobei man diesbezüglich die verschiedensten Hypothesen laut werden ließ, jedoch konnte nur die Ausgrabung der Grabhügel die endgültige Antwort in

dieser Angelegenheit geben. Um das Rätsel der Herkunft der Grabhügel zu lösen, beschloß der Verfasser einen Hügel (Nr. 2) im vorigen Jahre mit Hilfe der Hörer der Universität Posen, die der

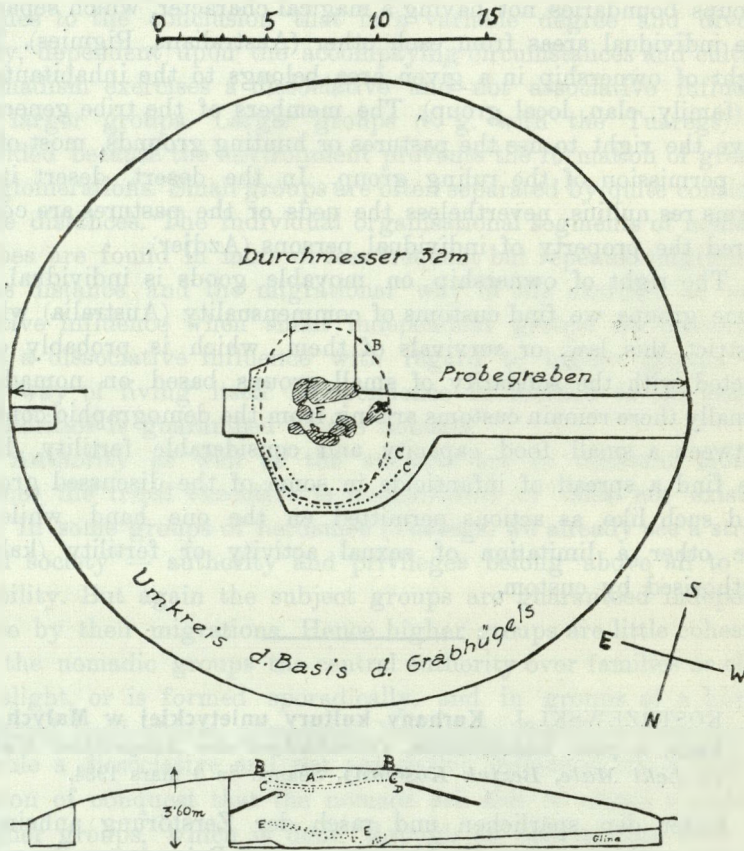


Abb. 1. Plan und Querschnitt des Grabhügels von Łęki Małe, Kr. Kościan. A Herdstelle, B Frühgeschichtliche Wohngrube, C Steinkreis, D Alte Humusschicht (ursprüngliche Oberfläche des Hügelgrabs), E Steinkonstruktionen auf den Hügelboden. X Tongefäß.

Studentensektion der polnischen prähistorischen Gesellschaft angehören, auszugraben. Die vier Wochen dauernden, im Sommer vorigen Jahres unter der Leitung des Magisters Zdzisław Rajewski durchgeführten Ausgrabungen mußten sich, mit Rücksicht auf die

grossen Dimensionen des Grabhügels, auf die Herstellung eines zwei Meter breiten Quergrabens mitten durch den Grabhügel und die Ausgrabung eines größeren Raumes in der Mitte des Hügelgrabes beschränken.

Bereits in einer geringen Tiefe des Quergrabens stieß man auf Spuren einer ovalen Erdgrube, die — nach den im Innern gefundenen Scherben und Eisenschlacken urteilend — auf dem untersuchten Grabhügel im X. Jahrhundert erbaut worden war (Abb. 1). Ein wenig tiefer deckte man einen aus einigen Steinreihen bestehenden Steinkreis auf, der, wahrscheinlich durch frühere Raubgrabungen teilweise zerstört, der Grenze der Erdgrube ziemlich genau entsprach und aller Wahrscheinlichkeit nach eine Art Fundament für deren Wände bildete. Diese Annahme wird noch durch eine weitere, bei der Ausgrabung des Grabhügels gemachte Beobachtung bestätigt, und zwar durch die Entdeckung einer alten Humusschicht, die sich in einer Tiefe von 1—1·70 m unter der gegenwärtigen Oberfläche des Erdhügels befand und möglicherweise die vormalige Oberfläche des Grabhügels bezeichnete. In der Mitte des Grabhügels, wo man den erwähnten Steinkreis sowie die Spuren der Wohngrube entdeckt hat, fehlte jene Humusschicht, man darf daher annehmen, daß sie beim Bau der Wohngrube aus der früh-piastischer Periode zerstört worden ist. Auf dem restlichen Raume wurde die durch jene frühere Humusschicht bezeichnete ursprüngliche Oberfläche mit der beim Bau der Wohngrube aus dem Innern des Grabhügels ausgehobenen Erde bedeckt.

Beim Vorrücken in das Innere des Grabhügels wurde eine Reihe von steinernen Konstruktionen gefunden, die in einer Tiefe von 2·50 bis 3·80 M. auftreten und die Steinpackung der Gräber darstellen, welche die Aufschüttung des Grabhügels veranlaßt haben (Abb. 2). Zwischen diesen Steinen fand man drei durch den Erddruck zerdrückte Tongefäße von denen zwei sich wiederherstellen ließen, die Reste des vierten Gefäßes dagegen wurden in den höher gelegenen Schichten des Grabhügels samt den zerstreut umherliegenden Knochen eines jungen Individuums gefunden. Außer diesen Gegenständen wurden noch spärliche Spuren von Bronze entdeckt, welche von irgend einem Geräte aus diesem Metall herrühren. Von den vier Gefäßen weisen zwei die Form weitmündiger Becher auf, mit stark nach außen um-

gebogenem Rand und mit horizontalen kleinen Leisten statt der Henkel (Abb. 3), das dritte Gefäß ist ein typischer Aunjetitzer Becher mit kantigem Bauchumbruch, der in der unteren Partie die Form eines Kugelsegments hat, oben dagegen stark nach

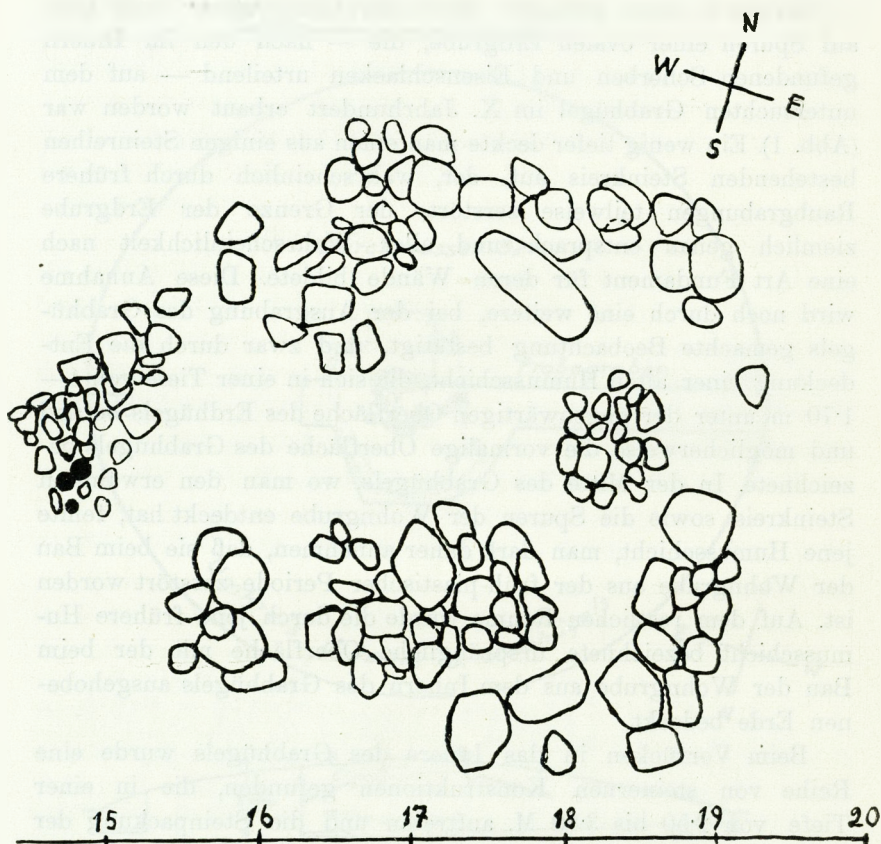


Abb. 2. Steinkonstruktionen auf dem Hügelboden. ● Tongefäße.

innen und an der Randfläche nach außen gebogen ist, das letzte Gefäß endlich, von großen Dimensionen, zeichnet sich durch ein S-förmiges Profil aus und ist an der Grenze des gerauhten Bauches und des geglätteten Halses mit zwei horizontalen Leisten verziert. Der ausgegrabene Grabhügel bildet das erste in Groß-Polen systematisch untersuchte Grab der Aunjetitzer Kultur, das um so interessanter ist, da Hügelgräber der Aunjetitzer Kultur

in den unmittelbar an Polen angrenzenden Teilen dieses Kulturgebiets z. B. in Südbrandenburg und Schlesien, nicht auftreten. Auch in Böhmen und in Mähren kennen wir bisher keine Grabhügel der Aunjetitzer Kultur, und nur in Thüringen begegnet man ähnlichen Grabhügeln, die, gewöhnlich reich ausgestattet, als

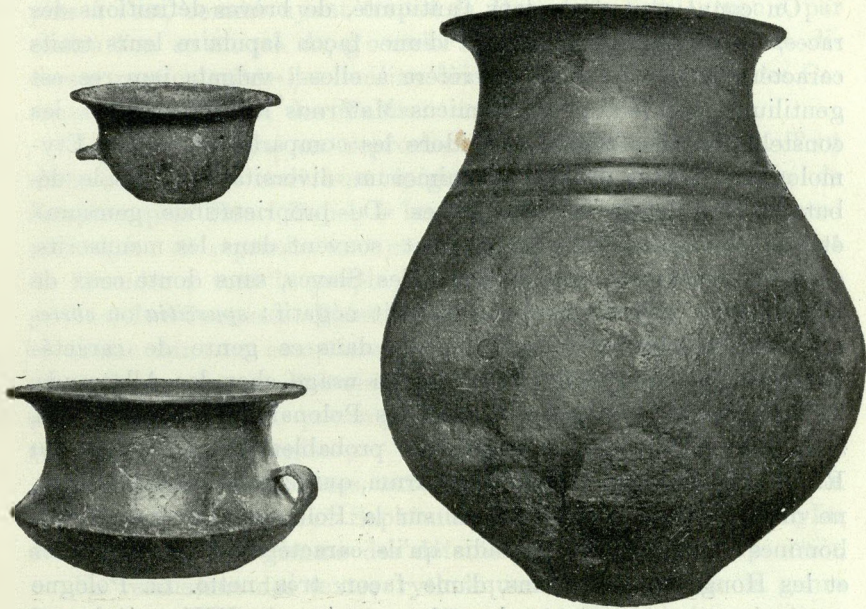


Abb. 3. Łęki Małe, Kr. Kościan. Tongefässe der Aunjetitzer Kultur aus Hügelgrab 2.

Fürstengräber angesehen werden; man dürfte daher annehmen, daß der Brauch, Grabhügel aufzuwerfen, von dorthier, wahrscheinlich durch die eingewanderte Aunjetitzer Bevölkerung nach Polen mitgebracht wurde.

Im zweiten Teile seines Vortrages trug der Referent die Ergebnisse seiner neuen Untersuchungen über die frühe Bronzezeit in West-Polen, insbesondere die Verbreitung und Chronologie der Iwno'er Kultur vor.

7. KOT ST.: *Charakterystyka Polski i Polaków na tle porównawczem w rytmach średniowiecznych. (La caractéristique comparée de la Pologne et des Polonais dans les rythmes du Moyen-Age)*. Séance du 12 février 1934.

On connaissait déjà, dans l'antiquité, de brèves définitions des races, qui mettaient en valeur d'une façon lapidaire leurs traits caractéristiques. Tertulien se réfère à elles («vulgata iam res est gentilium proprietatum»); Firmicus Maternus les fixait selon les constellations des étoiles et Izidore les comparait dans les *Ety-mologies* »secundum coeli et animorum diversitates«. Dès le début du Moyen-Age certains textes »De proprietatibus gentium« étaient courants; ils se répétaient souvent dans les manuscrits, élargis et complétés. On y trouve les Slaves, sans doute ceux de la péninsule balkanique, avec un trait négatif: *spurcitia* ou *ebrietas*. Les Polonais ne furent compris dans ce genre de caractéristiques que lorsqu'elles devinrent en usage chez les Allemands, lesquels étaient en rapports avec les Polonais. Les vers léonins, si lus, du XIV-e siècle, originaires probablement des bords du Rhin, avec les mots: »Status terrarum, quibus bene noscat earum«, ne disent encore rien de décisif sur la Pologne («Diversi generis homines Polonia nutrit») tandis qu'ils caractérisent les Tchèques et les Hongrois, ses voisins, d'une façon très nette. La Pologne est également représentée dans les poésies du XIV-e siècle qui énuméraient les traits de la beauté féminine suivant les nations. Ce n'est qu'au XV-e siècle que la Pologne et les Polonais sont nettement caractérisés dans de nombreuses oeuvres. Le chant des trouvères: »Quo miser exul exeo« fait ressortir la richesse en sel de la Pologne, mais reproche aux habitants leur ivrognerie («proba gens sed ebria, in hoc facit male»). Un »dictamen« d'origine polonaise distingue favorablement la Pologne d'entre autres pays («audax Polonia», tandis que, par exemple: »peccatrix Litwania«, »spoliatrix Masovia« etc...).

Pendant trois siècles le »praeambulum« (Priamel) qui énumérait d'une façon malicieuse les défauts des autres nations: Pons Polonicus, Monachus Bohemicus, Ieiunia Italica« etc... eut beaucoup de succès. En territoire polonais, ce catalogue fut modifié

dès le XV-e siècle: on retint le peu de valeur ou plutôt l'absence de ponts en Pologne, mais on introduisit sous l'influence d'anciens reproches: le jeûne allemand, l'office religieux italien et l'on ajouta le manque de parole prussien et d'autres. Ces associations sont encore populaires au XVII-e siècle, ainsi qu'en témoignent de nombreux manuscrits, seulement le pont est placé, plus à l'est, comme ayant trait à la Russie ou à la Lituanie, par contre l'on se moque du gouvernement polonais et de diverses particularités des voisins orientaux, des Hongrois, des Cosaques, des Tatares, des Turcs.

Au XV-e siècle on reproche aux Polonais de voler. Tout d'abord dans une malicieuse épigramme de Nicolas, écrivain de Znojmo; puis Henri Bebel, à la suite des Allemands de Cracovie, répète ce reproche tout en se défendant de le généraliser et de l'étendre à tout le peuple polonais («natio Christiana, sana et proba»). Les fameuses »Epistolae obscurorum virorum« reprennent ce thème dans un compliment plaisant (1517): »Salutes vobis plures — Quam sunt in Polonia fures« etc., de même la séquence silésienne («Gentium quicumque mores — Vitam cultumque labores — Noscere, me legito«).

Des poésies malicieuses sur les Mazures apparaissent dès le XV-e siècle; le »Carmen Saphicum« noté par Albert de Kobylin a réuni toute une gamme des défauts qui leur étaient reprochés.

En réunissant des textes rythmiques et rythmes de ce genre d'attaques et de caractéristiques, l'auteur s'efforce de jeter un jour sur les circonstances qui les ont fait naître et sur le milieu dans lequel elles ont paru. Du reste, affirme-t-il ces chansons ou poésies n'avaient qu'un caractère accidentel et errant, et, pour la plupart, n'étaient appuyées d'aucune connaissance réelle des situations. Cependant, grâce à la vivacité de l'expression et à leur forme rythmique, ces »stemmi popolari«, »sobriquets des peuples«, »internationale Titulaturen« entraient facilement en usage et vivaient obstinément des siècles entiers, surtout dans la mémoire des voisins hostiles. Lorsqu'il s'agit de réunir les sources nécessaires pour caractériser le peuple polonais, d'après les oeuvres des écrivains, des historiens, des orateurs, des politiciens, des diplomates et des voyageurs, il ne faut pas oublier les rythmes dont il a été question et qui constituent un matériel assez im-

portant. Ce n'est encore rien, cependant, par comparaison à ce que peuvent apporter pour la caractéristique des peuples, et tout d'abord du peuple polonais, des oeuvres du même genre mais ultérieures, qui sont nées en Pologne.

8. KRZYŻANOWSKI J.: **Rosyjska epika ludowa.** (*Les bylines russes*). Séance du 24 février 1934.

1. Les chants populaires russes, les bylines, entraient dans la littérature lorsque l'intérêt se porta vers la création populaire, c'est à dire dans le dernier quart du XVIII-e siècle; cet intérêt persiste de nos jours. Au début, pendant les quarante premières années du XIX-e siècle, les bylines ne réussirent point à éveiller l'attention des cercles littéraires; fait qui explique qu'il n'en soit pas fait mention dans la première présentation d'ensemble de littératures slaves, dans les cours de Mickiewicz où tant de place a été consacrée aux chants populaires serbes. Le poète polonais connaissait très bien le mouvement littéraire de la Russie avant 1830; il n'y a pas rencontré l'écho des «Anciennes poésies russes» (de K. Danilov), bien qu'un choix de ces bylines ait paru déjà en 1804 et le recueil complet en 1818. Ce n'est qu'en 1840, en rapport avec le mouvement slavophile pour qui le peuple paysan était un des principaux mots d'ordre, que l'on commença à prêter attention à ce recueil et qu'on lui assigna dans la littérature russe une place de plus en plus éminente. Les chants de ce recueil furent, après 1860, enrichis de nouveaux matériaux notés de la bouche des récitateurs populaires en Russie septentrionale. Ils furent soumis à la lumière de la science qui devait définir le temps et le lieu de leur provenance ainsi que leur valeur artistique et, avant tout morale, ce qui pouvait servir à faire comprendre l'âme du peuple russe. On ne doutait pas de ce qu'ils se soient formés en Russie méridionale, et cela à une époque très éloignée, en partie avant l'ère chrétienne; on retrouvait dans ces chants des survivances de très vieux mythes non seulement russes, mais appartenant à l'humanité entière. La lente faillite de la théorie mythologique dans les recherches sur le folklore a eu son retentissement dans ce domaine également. Comme on avait trouvé dans l'ensemble des thèmes des bylines, des motifs propres à l'Eu-

rope entière et dont on situait le berceau en Orient, on commença à leur appliquer la méthode comparative pour, en fin de compte, leur refuser toute originalité. Ce point de vue exigeait des modifications; on les introduisit avec le temps. Enfin, principalement dans les travaux de A. Veselovskij, on fixa toute une série de traits communs entre les bylines et la littérature narrative du Moyen-Age, celle de Byzance aussi bien que celle de l'Europe occidentale. La réaction contre l'abus de la méthode comparative s'exprima aussi par la recherche dans le sujet des bylines de l'écho des faits historiques. On essaya d'identifier ces faits à l'aide des mentions des chroniqueurs, qui reproduisaient soi-disant diverses légendes locales, que l'imagination populaire métamorphosait généralement au point de les rendre méconnaissables.

L'action parallèle de ces deux méthodes, qui donnaient parfois des résultats contraires, aboutit à fixer une série d'indications qui jetaient un jour tout nouveau sur cet important problème, à résoudre: où et quand s'étaient formées les bylines. Or il apparût que la plupart des bylines possédaient des propriétés qui les faisaient reconnaître comme le produit non pas de la Russie du midi avec Kiev au centre, mais bien de celle du nord avec Novgorod et Moscou. En outre, par les recherches sur le fond touchant l'élément historique des bylines, on vint à conclure que l'on ne connaissait pas les bylines de l'époque païenne; que celles qui traitent de Kiev au X-e siècle ne s'y sont pas nécessairement formées toutes, ni à ce X-e siècle; non plus que beaucoup d'entre elles sont le produit du XVI-e ou du XVII-e siècle, bien que nous dussions leur fond essentiel à la période de leur floraison, au XIII-e et au XIV-e siècle; enfin, que ces bylines s'étaient formées dans diverses régions de la Russie du moyen âge, de Halicz à Czernigov, de Kiev à Novgorod et Vologda. Les partisans les plus zélés de la théorie de l'ancienneté des bylines furent forcés à reconnaître l'importance du XVI-e siècle dans l'histoire de leur développement; à un tel point, que le plus éminent représentant de la méthode »historique«, V. Miller, en vint à conclure que ce siècle fut l'époque de la »restauration« des bylines. Il pensait sans doute à des faits tels que l'apparition des chants de Ilia Muromietz, l'abondance des mentions sur les »héros« (ou plutôt les »Khrabres«, car le terme »bogatyry« est ultérieur) dans les chroniques du XVI-e siècle, les témoignages non russes de

leur popularité à cette époque, et enfin, l'identité réelle ou apparente des épisodes des bylines avec les faits historiques du temps d'Ivan le Terrible.

2. Si l'on se base sur ces faits, l'analyse du fond historique de la poésie bylinique nous permet de fixer des points de vue radicalement opposés à ceux que la science a admis jusqu'ici sur l'épopée populaire russe. Cette analyse constate qu'avant le XVI^e siècle on ne sait rien des bylines ni de leurs héros; les mentions du XVI^e siècle ne rappellent quedes récits ou des contes, probablement en prose et que nous connaissons en partie d'après les manuscrits du XVII^e siècle. Elle montre de plus que le fond historique des bylines, les narrations des combats des héros avec les Tatares, ne remontent pas à l'époque pré-tatare dans l'histoire de la Russie. Quant à l'époque du »joug tatar«, les bylines la traitent à la façon d'un cliché; elles n'individualisent ni les faits ni les personnalités. Bref, dans les bylines on ne trouve point le reflet de la vie au temps de la domination tatar; seuls, quelques indices prouvent qu'une pareille époque a existé et qu'elle appartient au passé. Le caractère des bylines démontre qu'elles ont dû apparaître au temps où la domination tatar fut repoussée dans un passé nébuleux, donc, en tout cas, pas avant la fin du XV^e siècle.

A vrai dire, dans les bylines »historiques« et celles de Kiev on voit apparaître le prince Saint Vladimir, mais — comme on l'a prouvé depuis longtemps — il n'a rien de commun avec le Vladimir de l'histoire. Ce n'est qu'une silhouette poétique, un cliché; il a une cour où défilent des héros de Kiev et d'autres personnages et on l'a appelé ironiquement »le prince à solde«. Les quelques traits historiques que l'on trouve parfois à cette figure sont ceux d'Ivan le Terrible; on les considère généralement comme une nouvelle couche tardive, appliquée sur l'ancienne conception, traditionnelle; cependant nous ne savons pas exactement quelle était cette conception. Cette prétendue stratification prend une grande importance dès qu'on se rappelle qu'Ivan le Terrible a été le premier personnage historique qui ait frappé l'imagination populaire; elle a éveillé un écho très vif dans la chanson populaire, dans les »chants historiques«, rangés parmi les bylines ou, du moins, traités généralement au même niveau. Les combats d'Ivan avec les Tatares, ses relations de famille, le sort des personnages de son temps,

tout cela forme le sujet du chant qui, dès le début du XVII-e siècle commence à s'intéresser également à d'autres personnages historiques ultérieures, jusqu'au temps de Catherine et d'Alexandre I. Si l'on prête attention à la parenté évidente du thème et de la forme des chants sur Ivan le Terrible avec les bylines, on ne tardera pas à remarquer qu'ils ont, les uns et les autres, la même source et qu'ils sont le produit de la même époque. Une série d'autres faits penche à faire accepter le XVI-e siècle comme l'époque à laquelle les bylines se sont formées; les mêmes faits avaient incliné Miller à reconnaître ce siècle comme le temps de la »restauration« des anciennes bylines.

La fixation de ce *terminus a quo* nous oblige à désigner le terme final. Certains faits l'indiquent, par exemple: les bylines sur Pierre le Grand, puis celles qui transformaient les contes et les nouvelles du temps de Pierre, enfin les »contes byliques« en prose, considérés d'habitude comme le produit de la désagrégation des anciennes bylines oubliées; de fait, pourtant, c'était un essai afin de faire entrer les contes populaires dans le repertoire des bylines. En fin de compte, la période de la floraison des bylines dure du XVI-e siècle jusqu'à la fin du XVIII-e, c'est à dire qu'elle coïncide avec le temps des transformations, que la vie cultivée de la Russie moscovite avait subies sous le sceptre de la dynastie des Romanov.

3. L'analyse des thèmes des bylines montre que leurs principaux composants sont constitués par les éléments qui apparaissent normalement dans la création populaire, donc des élément de conte et de légende. Les premiers, dans lesquels on voyait avant tout, autrefois, le produit de l'influence du folklore oriental en Russie, montrent le croisement des éléments orientaux, occidentaux et septentrionaux; les éléments finois n'ont pas été entièrement assimilés. Ces composants ne nous disent pas grand chose sur la genèse de la poésie des bylines, sauf quelques cas où l'on peut, avec quelque vraisemblance, retrouver les marques de la création des jongleurs (en allemand: Spielmann, en russe: skomoroch).

Les éléments légendaires de diverses origines, tirés de la littérature d'église, byzantine et vieux-russe, des apocryphes, des récits hagiographiques, des livres édifiants, etc. sont encore plus curieux. Ces éléments colorent d'une façon très décidée les by-

lines sur Dobrynya, Alocha, et surtout celles sur Ilia Muromietz. Nous connaissons fort bien des éléments analogues dans ce qu'on appelle les chants spirituels, qui constituent le répertoire des »Kaliki« de métier; ce sont des mendiants de pardon, qui vont et viennent par toute la Russie et gagnent leur vie en récitant et chantant des chants religieux. Parmi les localités les plus chères à ces vagabonds, il faut citer tout d'abord Kiev avec la fameuse «laura» (abbaye) et les grottes où au XVII-e siècle on montrait les os et le portrait de Ilia Muromietz. D'après la narration d'Eryk Lassota, nous savons qu'à la fin du XVI-e siècle, on montrait le tombeau du »heros« à côté de l'église de S-te Sophie où reposaient les cendres des princes de Kiev. Il est alors tout à fait vraisemblable que le prince Vladimir apparaisse dans les bylines, lui qui était glorifié par l'église pour avoir baptisé la Russie; par un hasard extraordinaire (en apparence) il failli être oublié par l'auteur de »Un mot sur l'expédition d'Igor«, par ce connaisseur des chants de Boïan qui louaient les faits et gestes des souverains de l'ancien Kiev. De sorte que Kiev a joué un certain rôle dans la formation des bylines, non pas le Kiev du X-e ou du XII-e siècle, mais bien celui du XVI-e et du XVII-e, plein de sainteté et de souvenirs, but de lointains pèlerinages. La contribution de l'élément des »Kaliki«, mendiants ambulants, dans la formation des bylines, ainsi que l'influence des pèlerinages de Kiev ne sont pas naturellement des choses neuves, elles ont été notées à l'occasion plus d'une fois; cependant ce n'est que maintenant sur un autre fond, un fond chronologique esquissé ici, qu'elles acquièrent une expression particulière et ouvrent le champ à de nouveaux domaines. L'étude détaillée de ceux-ci devrait apporter la réponse définitive à la question de l'origine des chants épiques populaires en Russie.

-
9. KURASZKIEWICZ WŁ.: **Gramoty halicko-wolyńskie XIV—XV wieku. Studjum językowe.** (*Les chartes de Halitsch [Halicz] et de Volhynie du XIV—XV-e s. — Etude linguistique*). Séance du 22 janvier 1934.

Les chartes fournissent du matériel de première importance pour une étude historique des langues ruthènes. Ce sont pour la

plupart des originaux, rigoureusement datés, avec l'indication plus ou moins exacte de leur lieu d'origine; leur sujet, profane, se rapporte ordinairement à la vie économique, politique et sociale de ces temps-là. Ce matériel linguistique, libéré, par conséquent, beaucoup plus que dans d'autres documents, de la tradition d'Eglise, offre le parler vivant des classes supérieures, le parler dont se servaient alors les bureaux et les administrations ruthènes; il permet aussi d'établir la chronologie de quelques faits linguistiques, de les localiser et de les généraliser. Mais tandis que les chartes grand-russes et blanc-russes ont déjà eu le temps d'être objet d'examen des linguistes, en particulier de Šakhmatov, de Sobolewskij et de Karskij, les chartes petit-russes n'étaient connues jusqu'ici que par fragments, d'après les exemples que Sobolewskij et Karskij en avaient sporadiquement extraits. Aussi arrivait-il quelquefois aux savants d'en tirer des conclusions erronées, parfois se contredisant même; c'est parce qu'on n'avait à son usage que de mauvaises éditions et on ne tenait pas compte des particularités de graphie chez certains scribes.

Suivant le conseil de M. le professeur T. Lehr-Splawiński, l'auteur a entrepris il y a trois ans, l'examen linguistique des chartes petit-russes. Ce travail est actuellement bien facilité grâce à la soigneuse édition de V. Rozov dans son livre: *Українські грамоти, т. I, XIV в. і перша половина XV в.* (1928). En dehors des textes de Rozov l'auteur a pu inclure dans ses recherches encore six chartes inédites, de la fin du XV-e et du début du XVI-e s., trouvées dans les collections du musée-bibliothèque du comte Tarnowski à Sucha près de Żywiec. En somme il a exploré le matériel de 102 chartes venant presque de tout le territoire petit-russe (sauf la Moldavie et la Bukovine), et en particulier de, l'ancienne principauté de Halicz-Volhynie. Indépendamment du livre de Rozov il se servait continuellement de l'excellent album paléographique de Sobolewskij et de Ptachitzkij¹, d'originaux de nombreuses chartes que l'on trouve en Pologne et enfin de photographies dont les unes ont été mises gracieusement à sa disposition par M. le prof. J. Ziłyński, d'autres ont été faites par l'auteur même.

¹ Палеографіческіє снимки съ рускихъ грамотъ преимущественно XIV вѣка. 1903.

M. K. a examiné l'écriture, l'ortographe et la langue de chacune des chartes séparément, et après avoir préparé ainsi un inventaire détaillé de matériaux, comparait les textes, et principalement les originaux ou les photographies. Il est apparu à l'examen qu'on est en droit de supposer le même scribe pour beaucoup de chartes venant de la même chancellerie, p. ex. de celle de Jagiello ou de Świdrygiello, malgré leurs lieux d'origine quelquefois indiqués comme très différents. Ainsi un scribe de Jagiello désigne dans la charte N° 27 Wiślica comme lieu où elle fut octroyée; dans l'autre, N° 32, c'est Lwów; dans la troisième, N° 35, c'est Merez; dans la quatrième, N° 34, c'est le lac de Kruda entre Grodno et Merez. Ces problèmes de philologie, à savoir: se rapportant aux greffiers, à l'époque ou à l'endroit où les chartes avaient été écrites, à leur originalité, à la manière de les octroyer, tout ce qui doit nécessairement précéder l'analyse linguistique a été exposé à part par l'auteur dans »Byzantino-slavica« IV/2 (1932). Les résultats en ont encore enrichi les matériaux, car on les a groupés à nouveau d'après les scribes (les greffiers) et leur lieu d'origine déjà mieux déterminé. Grâce à cela, à l'examen linguistique différents processus apparaissaient clairs quant à leur qualité et quant à leur différenciation locale.

Le travail comprend cinq chapitres: I l'ortographe, II la phonétique, III la flexion, IV les observations de vocabulaire, V le supplément qui contient six textes de chartes de Sucha examinées pour la première fois, et un vocabulaire de noms propres et de noms topographiques qu'on rencontre dans les chartes, ce que Rozov a négligé de mettre en vue.

Le I-er chapitre n'examine que quelques problèmes plus importants de l'ortographe: 1) les abréviations, 2) signes au-dessus des lettres, 3) espèces de lettres, 4) erreurs ou fautes des scribes. On y voit que les abréviations et toutes sortes de signes au-dessus des lettres ne sont dûs qu'à certaines manières propres aux scribes, manières qu'on ne peut souvent mettre en aucun système; au contraire, l'emploi des différentes lettres dépend le plus souvent de leur position dans le mot, p. ex. on marque les voyelles à l'initiale du mot ou à l'initiale de la syllabe autrement qu'après les consonnes. Parmi les fautes de la graphie il faut remarquer qu'on écrit souvent **ь** pour **е**, **ъ** pour **о**, **ь** et **ъ** pour **ы** et **и**, **ь** pour **и**, et inversement; remarquons ensuite des cas très fréquents où

L'on a trop tôt écrit la lettre qui doit apparaître plus loin dans le mot, ainsi **къ сълцѣ** pour **къ солцѣ**, **на лѣствѣ** pour **на лѣствѣ** etc. Il est très utile de bien définir le caractère de ces fautes, car plus d'une fois les savants, induits en erreur par ces exemples, leur ont attribué une valeur linguistique.

Le chapitre II examine en détail les problèmes de phonétique. Mentionnons les plus importants. Ce qui caractérise la plupart des chartes, c'est le peu d'influence de tradition du slavon d'Eglise. On le voit d'après l'orthographe, conforme à la prononciation, des groupes *ro-lo-* au lieu de **ort, *olt-* à circonflexe, ex. **робл, ролнл, ко локотко(м)** etc.; dans l'emploi des »polnoglas« russes régulièrement développés: **сторона, колода, жеребець** etc., des sonantes p. ex. **верха, з кортн, долго** etc., des jers, ex. **овесъ, со всѣмъ, свѣдоуно** etc.; les jers à la fin des mots ne se maintenant que par tradition. Les *r + ъ, ь* en position forte entre les voyelles se vocalisent normalement, ex. **трехъ, крестъ**; en position faible on trouve ou bien **ръ**, p. ex. **дрывл, тѣривати, съ кривницѣмн**, ou bien **ри**, p. ex. **по кривницю, тристаньць**, ou bien **ръ** ou **р**, ex. **съ кривницѣмн, хрстова, крѣне нмл**. L'union de *l + ъ* à l'initiale subit quelquefois encore une vocalisation secondaire, p. ex. **нмъ нловскнн**, à côté de **лловскнн**. Chez presque tous les scribes prédomine la graphie des groupes **-ѣл, -ѣю, -ѣн, -ѣе** au lieu d'orthographe traditionnelle **-нл, -нлю, -нн, -не**, p. ex. **братѣл, братѣю, дубѣл, вѣрностѣю**; c'est le trait caractéristique des monuments petit-russes, car au nord de la Petite-Russie l'orthographe traditionnelle **-нлю, -нл** se maintient jusqu'au XIV-e s. Quant aux exemples avec la consonne géminée dans les formes de ce type là, on n'en trouve point, car les exemples qu'on citait jusqu'ici sans jer: **братю, ѹживама** etc. sont ou bien des erreurs des éditeurs ou bien viennent des copies ultérieures des chartes dont les originaux se sont perdus. Le changement de *e* en *o* n'apparaît nettement qu'après les chuintantes, ainsi **жона, ѹорннн**, bien que l'action de l'analogie se voie assez fréquemment, ex. **жонѣ, жемл** etc.

Les chartes fournissent le plus de matière pour ce qui concerne les voyelles allongées *e* et *o*. Certains scribes écrivent régulièrement dans ces positions-là **ѣ** et **ю** au lieu d'un *e* long, et **ѹ** à côté de **o** au lieu d'un *ō* long, ex. **нлрожѣнѣе, вѣлнн, зѣмѣл, ѹтѹнѣл, нестворѣл, дрѹздѣл, ллрнвѹнѣл, добровѹлно** etc.; ce n'est que dans de peu nombreuses catégories que l'analogie morphologique a effacé

ce processus, ainsi on a toujours à la 3-ème pers. sg. **вѣдѣтъ**, 1. pl. **вѣдемъ**, instr. sg. **королемъ** etc. Tout cela s'explique le mieux si l'on admet que les scribes prononçaient, dans ces groupes, des sonantes non unes \widehat{ie} et \widehat{uo} , qu'ils ne savaient pas bien rendre graphiquement, surtout pour le second cas après les consonnes postpalatales (dures). Ils ont été plus conséquents en distinguant un \bar{e} allongé, car la sonante \widehat{ie} ou \widehat{uo} après les palatales pouvait s'écrire plus facilement avec **ѣ** et **ю** qu'avec **ѥ**; mais au contraire, un \bar{o} allongé s'écrivait à l'ancienne habitude plutôt par **о** que par **ѵ**: sans doute la sonante \widehat{uo} était plus proche à **о** qu'à **и**. La preuve de la prononciation d' \bar{o} allongé comme une sonante non une \widehat{uo} est le fait, jusqu'à présent passé inaperçu, qu'on faisait régulièrement précéder cette sonante d'un **ѣ** prothétique, ainsi **ѵотца, ѵорса, ѵонъ, ѵотинна**, ce qui n'arrive point devant d'autres voyelles.

Le plus important fait dialectal, que les chartes font apparaître d'une façon suivie, est la continuation d' **ѣ** non accentué par **ѥ** dans les textes du nord, de Volhynie et de Kiev, p. ex. **дѣвѣдрѣ, вѣчнѣ, вѣриѣ, вѣрноѣ, оу повѣтѣ, на рѣцѣ, плещѣи** etc. Ce fait, de tous les vieux documents et seulement exceptionnellement rencontré dans ceux du XVI-e s., se laisse constater ici avec tant de régularité, qu'il peut servir de principe de classement des textes en ceux du nord et ceux du midi. On expliquait jusqu'à présent cette orthographe par l'influence du blanc-russe, mais on a eu tort, car **ѥ** n'apparaît au lieu de **ѣ** qu'en position non-accentuée et en dehors d' \bar{e} allongé on ne trouve pas d'exemples inverses, de **ѣ** au lieu de **ѥ**. C'est sans doute le premier témoignage, dans les monuments, de la loi d'accentuation du petit-russe du nord, ce fait qu' \bar{e} , de même que les sonantes non unes \widehat{ie} , \widehat{uo} , deviennent monophthongues en position inaccentuée et se confondent avec **ѥ**. Du reste la graphie régulière de la voyelle \bar{e} par **ѣ**, à côté de la faiblesse de la tradition d'église constatée chez tous ces scribes, prouvent qu'ils prononçaient encore \bar{e} autrement qu' *i* ou *e*; c'était probablement la diphtongue \widehat{ie} pareille à celle du petit-russe du nord d'aujourd'hui. On comprend ainsi pourquoi le scribe de Przemyśl, Kostko, écrit plus souvent **ѣ** que **ѣ** à l'initiale du mot ou de la syllabe, ou bien pourquoi le vieux polonais \bar{e} rétréci dans les emprunts est écrit dans toutes les chartes comme **ѣ**. Des cas sporadiques de l'orthographe **и** ou **ѥ** au

lieu de **ѣ** peuvent être expliqués comme une graphie inexacte de la diphtongue *iē*.

La plupart des chartes écrivent régulièrement **кн гн хн**, qui correspondent à la prononciation mouillée *ki hi xi*. Dans quelques chartes seulement provenant de Lwów, de Halicz, de Sambor, de Cracovie on trouve ou bien régulièrement la graphie **кѣ гѣ хѣ**, ou bien des fléchissements: **кн гн** à côté de **кѣ гѣ**, ce qui, d'accord avec l'articulation actuelle du dialecte du sud-ouest, témoigne en faveur de la prononciation dure *ky hy xy*, peut-être même avec *ы* de l'arrière: *кы ны хы*.

En dehors de cette catégorie-là les signes **ѣ** et **н** sont employés tout à fait comme il faut; il est évident que les voyelles *i* et *y* étaient encore distinctes. Seulement en position après les chuintantes *č, ž, š* chez les uns, après *r* ou après les labiales chez d'autres les deux signes sont sporadiquement mélangés. Cela a lieu le plus souvent dans les chartes de Przemyśl de Kostko, mais ce n'est peut-être que la preuve d'une lente dépalatalisation de ces consonnes devant *i* plutôt que de la confusion de *i* avec *y*. Les deux processus marchaient sans doute en même temps; tous les deux, dans les chartes, ont encore l'air incertain. L'auteur est d'avis que l'emploi du signe **н** pour le signe de mouillure **ѣ**, observé dans quelques chartes, surtout dans celle de Jagiełło, N° 71, dit en faveur du maintien, ne fût-ce que seulement dialectal, de la palatalisation des consonnes, surtout devant *i*; autrement des exemples tels que **Федико Нескидскии при волость, полискоѣ, васко мошоньѣуи на унтѣ** (= *na čisti*) etc., au cas d'une prononciation dure des consonnes devant *i*, seraient incompréhensibles.

Il se peut aussi que l'articulation dure des consonnes devant *e* n'était pas encore générale, puisque certains scribes, surtout ceux de Jagiełło, écrivent le même **ѣ** large autant après les consonnes qu'à l'initiale du mot ou de la syllabe où ils prononçaient sûrement *je*, p. ex. **его емѣ, своемѣ, неприателемѣ**. Pareille en même temps à la confusion des signes **н** et **ѣ** est la confusion de **ѣ** et **ѣ** chez les scribes qui emploient **ѣ** large après les consonnes, mais à côté de l'orthographe absolument régulière avec **о**, ainsi **зѣмла, зѣмлю, сѣло, пѣуать**. Ce serait également difficile à comprendre si la prononciation des consonnes devant *e* était tout à fait dure. Il est donc possible que les consonnes placées devant *i* et peut-

être aussi devant *e* conservaient encore un certain degré de palatalisation; elles ne devenaient dures que successivement, en commençant par les labiales, les alvéolaires, *r*, et les autres ensuite. On compare tout naturellement cet état-là à l'articulation archaïsante actuelle ruthène de la région de Lublin que l'auteur connaît p. ex. d'après le dialecte du village Siedliska près de Zamość; les consonnes devant **i* **e* y sont demi palatales, comme haussées seulement au niveau de ces voyelles, ainsi *nus*¹*it*¹*i*, *n*¹*is*¹*e*, *du t*¹*eb*¹*e*, *xud*¹*it*¹*i* etc.; elles sont complètement palatales devant *u* < *e* long, devant *i* < *é* et devant *á*, ainsi *nus*, *pryńus*, *sino*, *zát* etc.

Parmi d'autres faits phonétiques sont dignes d'observation: 1) la confusion complète chez certains scribes des signes *у* et *в* au lieu de *u* non accentué après la voyelle, p. ex. *в* *вннвюун*, *то вуннннн* ou bien au lieu de *v* à l'initiale devant une consonne, ainsi *узати*, *оуноува* etc.; 2) des exemples sporadiques de l'articulation rehaussée des sons *e* *o*, non accentués, dans la direction de *i* *u*, ainsi *монго еун*, *мунастырѣ*. 3) de rares exemples de *є* au lieu de *a* après les palatales, dans les textes du nord, ainsi *суетки*, et dans les textes du sud, des exemples de *ѣ*, ainsi *комѣкъ*, *котѣун* etc. Quant aux consonnes, il est intéressant de noter que la désonorisation à l'intérieur du mot n'apparaît que dans quelques exemples du nord, ainsi *суетки*, *светки*, inconnus dans les chartes du midi. L'absence de l'assimilation dans les groupes *zs*, *ds*, p. ex. *лздсннн*, *бздзскннн*, *лудсннн*, bien que d'autres assimilations soient fréquentes, p. ex. *розствл*, *мѣсьцл*, *што*, *хто*, *вдѣ*, *гдѣ* etc., prouve aussi le maintien de la sonorité des consonnes. La mouillure des consonnes est ordinairement conservée devant les voyelles, tandis que, devant les consonnes, et principalement devant *n*, les labiales se sont durcies les premières, beaucoup moins les alvéolaires et *v*. Les fréquentes hésitations dans l'orthographe du groupe *лнн* à côté de *лн*, sporadiquement même *лѣнн*, prouveraient de l'existence d'une articulation de ce qu'on appelle *l* moyen. A la finale les consonnes labiales se sont dépalatalisées, comme on le voit d'après la graphie la plus fréquente avec *ѣ*, ainsi *долѣвъ* (= en bas), *ѣри томѣ всѣмѣ* etc. sporadiquement sont devenues dures aussi les alvéolaires.

Le chapitre III traite des faits de flexion. La flexion des substantifs est présentée en détail; pour les pronoms, les adjectifs, noms de nombre et les verbes — seulement quelques problèmes,

ceux qui manquent ou qui sont faussement expliqués dans le travail de V. Demiantchouk¹, consacré tout particulièrement à la flexion dans les chartes du recueil de Rozov. On complète aussi les matériaux des chartes de Sucha. Demiantchouk écrivait sur la flexion de ces chartes sans avoir examiné leur orthographe et leur phonétique; il est, par conséquent, impossible d'admettre plusieurs de ses explications, ainsi on est obligé de rejeter ce qu'il dit à propos du substantif. D'autre part, les matériaux sommairement recueillis n'ont permis aucune observation dialectale.

Ou peut dire qu'en général la flexion des chartes est caractérisée par une tendance à la normalisation, à savoir les terminaisons de différents thèmes oscillent entre les catégories de genre. Les terminaisons des thèmes durs ont le dessus; de là vient le gén. sg. et le nom. acc. pl. du type *земли, ти сячи* etc. On attire aussi l'attention du lecteur sur quelques désinences alternantes.

Au gén. sg. des substantifs masculins inanimés s'étend la désinence *-и*, ainsi *лнстѹ, родѹ* etc.

Au dat. sg. msc. la désinence *-и* est normale, mais dans les chartes du sud *-ови* devient fréquent pour les noms de personnes, surtout pour les noms propres. C'est probablement l'influence polonaise, car le fait arrive le plus souvent dans les chartes où les polonismes sont nombreux, p. ex. *панѹ, королю, володиславѹ*, à côté de *панови, королеви, володиславови*. Aujourd'hui, de même, la désinence *-ову* n'existe que dans les parlars du sud et est la plus fréquente à l'ouest déjà non seulement pour les noms de personnes; elle est plus rare dans les parlars de l'est, ne se rencontre que pour les noms d'animés et seulement sous sa forme plus moderne, palatale: *-ові*.

Au loc. sg. msc. et nt. on constate l'extension de la désinence *-и*. Elle a déjà envahi les thèmes en postpalatale, p. ex. *оѹ лѹциѹ, оѹ городѹ*, on la rencontre aussi aux thèmes à palatale: *оѹ коропцѹ*. Exceptionnels en petit-russe sont les exemples du type *по нароженьѣ, по оѹѣханѣ*, avec la désinence *-ѣ* empruntée aux thèmes durs.

Au nom. pl. se multiplient les formes de l'acc. pl., ce qui est surtout évident dans les thèmes à postpalatale, ainsi *свѣтѣн, сѹатѣн*.

¹ В. Дем'янчук: Морфологія українських грамот XIV і першої половини XV в. 1928.

Ce qui est caractéristique, c'est que les chartes du sud conservent pourtant les vieilles formes: **свѣдци, намѣстци** et qu'au lieu d'introduire au nom. pl. la désinence de l'acc. pl. elles introduisent, en premier lieu aux substantifs noms d'animés, et à côté de beaucoup d'autres polonismes, la désinence purement polonaise *-ove*, p. ex. **свѣдоуе, намѣстковѣ**. Jusqu'au nord, ce polonisme *-ove* ne pénétrait qu'exceptionnellement.

Au gén. pl. s'était déjà généralisée la désinence *-ov*. Les thèmes en *i* accusent une forte différence dialectale: la terminaison *-ej* au nord, ex. **грошен, люден, дѣтен**; *-ij* au sud: **грошин, людин, дѣтин**. Ce fait, qui n'avait pas encore été constaté dans les monuments écrits, est d'accord avec la géographie actuelle des dialectes.

La forme du gén. pl. dans le sens d'acc. pl. ne se rencontre que sporadiquement, mais déjà dans les plus vieilles chartes, ainsi **знати на^c порүүнико^b**; elle n'apparaît régulièrement qu'à partir de la charte de 1504: **на люден наших^x** etc.

Le datif, l'inst. et le loc. pl. ont encore partout les vieilles désinences; ce n'est que dans les chartes les plus récentes qu'on voit *-am, -ami, -ax*, prendre peu à peu de l'extension, ex. **в түлннамъ, лѣсамн, оу түлннлахъ**.

La duel, en voie de disparition, n'est fréquent qu'avec **два, оба**.

Le fait le plus important dans la déclinaison des pronoms est leur adaptation à la flexion composée des adjectifs; les formes archaïques **тѣхъ, тѣмъ, тѣми** se rencontrent seulement dans quelques chartes du sud, mais parfois tout à fait régulièrement. Et il est remarquable que ce sont justement ces chartes-là qui présentent des formes pronominales analogiques: **ѣхъ, ѣма, своимъ, твоимн, своимн** etc., faussement expliquées par Demiantchouk comme fait graphique résultant de la confusion des signes **ѣ-ѣ-н**.

Pour la flexion composée des adjectifs la chose la plus intéressante est l'extension de la désinence du nom. acc. msc. pl. **-н**, ex. **тын добрын**, sur le féminin et le neutre.

Quant au verbe, on remarque un polonisme présumé, c'est-à-d. la désinence de la 1 pl. **-мы** s'étendant dans les chartes du sud aux dépens de l'ordinaire **-мъ**, ou de **-мо**, du verbe »être«. On la rencontre surtout dans les chartes à polonismes, ainsi **слубѣемъ, занисѣемъ, обѣзѣемъ, үнинмы**.

Le chapitre IV groupe les mots caractéristiques pour les chartes du nord et pour les chartes du midi, de même que les principaux polonismes de vocabulaire, ces derniers, beaucoup plus fréquents dans les chartes du sud, celles de Halicz, que dans les chartes du nord de la région de Volhynie et de Kiev.

10. MAŃKOWSKI T.: **Marmury dębnickie za Stanisława Augusta. (Les marbres de Dębnik sous le règne de Stanislas Auguste).** Séance du 18 janvier 1934.

Un des soucis du roi Stanislas Auguste dans son activité si intelligente et réfléchie, pour le développement des arts, a été de se munir de matériel correspondant en marbre. Il en avait besoin tout d'abord comme matériel de construction, ensuite pour décorer et revêtir l'intérieur du Château Royal et du palais de Łazienki à Varsovie, enfin pour les ateliers des sculpteurs du roi. Pour les sculpteurs on faisait venir le marbre d'Italie, particulièrement de Carrare; il passait par le port de Livourne et arrivait par mer. Le matériel de construction était fourni par le marbre polonais, dont on cherchait et extrayait les diverses espèces dans les carrières de Kunów, Drzewica, Czerna, Tęczyn et dans les environs de Lublin.

Dès 1787 on commença l'exploitation en grand du marbre de Dębnik près de Czerna, aux environs de Cracovie, dans les carrières appartenant au couvent des Carmélites déchaussés. L'abbé Sébastien Sierakowski, conservateur royal et chanoine du chapitre de Cracovie fut chargé de veiller sur la »fabrique« de marbre de Dębniki; elle était déjà organisée lorsque le roi y vint en 1787 lors d'une visite à Cracovie. Les tailleurs de marbre, que l'on avait fait venir d'Italie, particulièrement de Carrare, tailleurs de métier, tels que capo maestro Domenico Schianta, Odoardo Gilli, Leonardo Gatti, puis le Polonais Maciejowski et l'employé administratif, un Allemand Müller étaient les principaux ouvriers de la fabrique. Le marbre qui y fut poli, transporté à Varsovie, servit à décorer la salle de marbre et la salle des assemblées du Château Royal, la rotonde du palais de Łazienki, etc.... Les menus objets de marbre, qui trouvaient acheteur, tels que des urnes

décoratives, des coupes, des petits obélisques etc.... étaient mis en vente dans des magasins créés à cette intention à Varsovie et à Cracovie.

Un fait, entre autres, témoigne de la diversité de l'application des objets de marbre à l'époque classique: la «confiserie royale du Château», distincte de la cuisine royale, possédait plusieurs services de table décoratifs, faits en marbre et qui imitaient des temples antiques en miniature, des colonnades en ruines, des obélisques et des balustrades. Il semble qu'alors, le marbre ait rivalisé avec succès avec la porcelaine si en vogue à l'époque rococo. On peut dire que la fabrique de Dębnik a joué au temps de Stanislas Auguste un rôle semblable à celui de la fabrique de faïence du Belvédère. Elle fabriquait des articles d'industrie qui, répandus largement, avaient une influence sur le goût et le sentiment des formes plastiques de la société de l'époque.

Les commandes particulières avaient, pour la fabrique de Dębnik une importance plus grande que ces divers menus objets; on demandait aux «montagnes de marbre» de Dębnik, des épitaphes, des mausolées, des monuments, des tables, des colonnes, des cheminées, etc.... de grandes dimensions. Une série de contrats faits par l'abbé Sierakowski, que nous trouvons dans les archives de Potocki de Jabłonna, concerne ce genre de commandes. Une des plus importantes fut, entre autres, celle qui avait trait à l'exécution du mausolée de l'évêque Sołtyk pour la cathédrale de Cracovie en marbre «bresciato»; on fournit également du marbre de Dębnik au sculpteur chargé de tailler les statues et les bas-reliefs de ce monument.

Cependant, au point de vue financier, la fabrique de Dębnik ne rendait pas. Stanislas Auguste devait, chaque année, en couvrir le déficit. Peu après la catastrophe des démembrements de la Pologne, lorsque les subsides de la cassette royale cessèrent, on dut liquider la fabrique. Au cours de la liquidation qui se faisait lentement, le roi lui-même faisait présent à ses proches de divers objets, particulièrement de cheminées de marbre. Les magasins d'articles de marbre de Varsovie et de Cracovie furent fermés en 1795. La provision de marbre, amassé au Château Royal et au palais de Łazienki et qui n'avait pas été utilisée pour terminer le palais, fut vendue peu à peu.

La fabrique dans »les montagnes de marbre« de Dębnik ne put jamais regagner l'importance qu'elle avait au temps de Stanislas Auguste.

11. MAŃKOWSKI T.: *Perska misa metalowa w katedrze ormiańskiej we Lwowie. (Le vase métallique perse de la cathédrale arménienne de Lwów)*. Séance du 18 janvier 1934.

Leonard Lepszy en 1887 et Marie Sokołowski en 1889 avaient présenté des travaux sur ce vase appartenant à la cathédrale arménienne de Lwów sans toutefois décider de sa provenance. L'auteur, après avoir rappelé les précédents communiqués, a décrit le vase et a expliqué le sens des représentations figurales qui se trouvent sur le fond effacé et endommagé. Des scènes analogiques représentant soit un prince assis sur le trône, entouré de guerriers debout le glaive tendu, soit des chasseurs à cheval, poursuivant le gibier, se trouvent sur les bords du vase, mieux conservés, comportant 18 renflements avec des traces d'incrustation en argent.

Les représentations figurales et leurs style ornemental rappellent les vases métalliques, connues, d'Orient, qui se trouvent dans les collections de Berlin, Londres, Paris et de New-York. Frédéric Sarre a indiqué pour leur lieu d'origine le nord-est de la Perse et l'Arménie. L'art, dont le produit sont les vases du métal de ce type, avait été florissant au XII-ème et au XIII-ème siècles et se répandit dans tout l'Orient islamique.

Par comparaison aux oeuvres analogues des collections citées ci-dessus, le vase de Lwów porte les caractères d'un art provincial et en décadence. Le dessin de ses ornements, surtout en comparaison avec le vase de Berlin est moins soigné, il indique l'imitation et la perte du sentiment de la forme. Dans ces deux vases, celui de Lwów comme celui de Berlin, on remarque les influences mongoles, ce qui prouve que leur origine date de l'époque des Mongols en Perse.

L'auteur indique la seconde moitié du XIV-ème siècle comme l'époque de l'exécution de ce vase, postérieur à ceux des collections étrangères. Le vase en question a dû venir à Lwów avec les émigrés arméniens venus d'Asie et consiste certainement un des plus anciens monuments meubles de la cathédrale arménienne de Lwów.

12. PRZEWORSKI ST.: **Zagadnienia etniczne Luristanu w VIII w przed Chr.** (*Die ethnischen Probleme von Luristan im VIII. Jhd. v. Chr.*). Séance du 8 mars 1934.

Auf den Reliefs zweier Bronzegefäße aus Luristan, die dem Ausgang des VIII. Jhd. v. Chr. angehören (A. U. Pope, Illustrated London News, Nr. 4879, 1933, 615, Fig. 9 & 15), erscheinen



A.

B.

Nach A. U. Pope.

Menschen von charakteristischem Rassentypus, u. zw. klein gewachsen, mit kurzem Hals, etwas nach vorn geschobenem Kopf, wolligem Haar, kurzem jedoch reichem Bartwuchs, niedrigem Gesicht und wulstigen Lippen (Fig. A & B). Ähnliche Gestalten findet man unter den Einwohnern Elams auf assyrischen Steinreliefs der Zeit von Aššur-bâni-apli (668—626 v. Chr.), die seine Kämpfe mit dem dortigen Herrscher Tepti-Hupan-Inšušnak (um

670—660 v. Chr.) darstellen. Es handelt sich um ein eigenartiges Bevölkerungselement Elams (G. Hüsing, Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, t. XLVI, 1916, 233, Fig. 3, 4—5), das von den eigentlichen Elamitern zu unterscheiden ist. Diese erscheinen sowohl auf den oben genannten assyrischen, wie auf den einheimischen Denkmälern als stattlicher gewachsen, mit vollem Bartwuchs und langem Haupthaar, das in einen auf den Rücken herabfallenden Zopf zusammengeflochten ist (Hüsing, a. a. O., 234, Fig. 4). Man identifiziert sie mit den Hvajija der Achämeniden-Inschriften, die auf den emaillierten Reliefs der Residenz von Darius I. in Susa (aus dem Anfang des V. Jhd. v. Chr.) zum Unterschied von den hellen Elamitern durch dunkle Gesichtsfarbe gekennzeichnet sind (G. Contenau, Musée du Louvre. Antiquités Orientales II, 1930, Tf. 21 f.). Dies sind die östlichen Αἰθίοπες der griechischen Ueberlieferung (A. Śmieszek, Geneza podania greckiego o Memnonie, królu Etjopów [Prace Komisji Orjentalistycznej P. A. U. Nr. 9] 1926, 3 ff.). Dieses dunkelhäutige, kleinwüchsige Element ist als weddoid zu bezeichnen (E. v. Eickstedt, Rassenkunde und Rassengeschichte der Menschheit 1933, 175 ff., 311 ff.) und tritt bereits um 2500 v. Chr. unter der Bevölkerung von Mohenjo Daro, Prov. Sind, am unteren Indus, auf, was an der Hand von Knochenfunden und der figuralen Kleinplastik nachgewiesen werden kann (H. F. Friederichs & H. W. Müller, Anthropos XXVIII, 1933, 383 ff., Tf. I, 12). Der Charakter des in Ur und Kiš zutage geförderten Knochenmaterials erlaubt zu schließen, daß dieses weddoide Element auch in südlichen Mesopotamien um 3000 v. Chr. vertreten war. Gegenwärtig leben seine Reste im südlicher Zone Irans, vom Indus bis nach Basra an der Mündung von Schatt-el-Arab, wo es ihnen trotz wiederholter Invasionen andersrassiger Elemente in abgelegenen Gegenden sich zu behaupten gelang. H. Grothe (Beiträge zur Kenntnis des Orients VII, 1908, 110) stellte dieses dunkelhäutige Element auch in Luristan fest. Die auf den dortigen Bronzevasen dargestellten weddoiden Typen gehören also einem der ältesten Rassenbestandteile des südlichen Vorderasiens an, der es zumindest seit dem Anfang des III. Jhd. v. Chr. bewohnt. Seine sprachliche Stellung ist noch nicht aufgeklärt. Möglicherweise bildeten die Weddoiden Irans einen Zweig der vorarischen Bevölkerung Indiens, u. zw. der austro-asiatischen Gruppe, deren Vorhandensein

auf diesen Gebieten aus sprachwissenschaftlichen Gründen in zahlreichen Einzeluntersuchungen von J. Przyłuski angenommen wird.

Einstweilen erweist sich Luristan als das am weitesten gegen Nordwesten vorgeschobene Wohngebiet der Weddoiden im Altertum. Auf Kosten dieser älteren Schicht erlangten dann die Übermacht die asianischen Elamiter, die anscheinend zu Beginn des III. Jht. v. Chr. aus dem nordwestlichen Iran vorgedrungen sind. Bekanntlich haben sie am Persischen Golf die Weddoiden im Laufe der Zeit in die heißen Küstenebenen zurückgedrängt. Auch Luristan wurde zu einem Kerngebiete der Elamiter, denn östlich von Pušt-i-Kūh im Bereiche des oberen Seimere und seiner Nebenflüsse ist das Land Anšan zu lokalisieren, das seit der Mitte des III. Jht. v. Chr. in den Keilinschriften genannt wird (F. W. König, Reallexikon der Assyriologie I, 1929, 111). Seine Geschichte ist noch in Dunkel gehüllt. Anscheinend war Anšan zeitweise vom Reiche Elam politisch unabhängig, obwohl die elamischen Herrscher seit dem XIV. Jhd. v. Chr. den Titel »Könige von Anšan und Susa« tragen, der auf die Zeit der Eparti-Dynastie (um 2050 v. Chr.) zurückgeht. Beide Länder sind auch miteinander kulturell auf das engste verbunden. Darauf weist die Verwandtschaft der Grabfunde aus Luristan mit den Ausgrabungsgegenständen vom Susagebiet hin (z. B. A. Godard, *Les bronzes du Luristan* [Ars Asiatica XVII] 1931, Tf. XI, XIV, XVII, sowie L. Speleers, *Bulletin des Musées R. d'Art et d'Histoire* III^e sér., III, 1931, 81, Fig. 11 und A. Cabriol, *Bulletin de la Société Préhistorique Française* XXIX, 1932, 431), die sich noch überzeugender äussern würde, falls uns aus beiden Provinzen gleichartige Serien von Gegenständen aus identischen Fundkomplexen vorliegen würden. Die Kultur von Luristan entwickelte sich vermutlich auf uralter Grundlage, die als eine lokale Abart der elamischen Zivilisation aufzufassen ist (L. Legrain, *The Luristan Bronzes in the University Museum* 1934, 9), indem sie ähnlich wie in Elam, aus dem weddoichen Substrat und der elamischen Oberschicht entstanden ist.

In der ersten Hälfte des I. Jht. v. Chr. wurde Luristan-Anšan von den Wanderungen der iranischen Stämme, die über den Kaukasus und Aserbaydschan ziehen, erreicht. Dem wird man wohl zuschreiben müssen, daß die Funde aus Luristan, deren Hauptmasse in die Zeit von etwa 750--550 v. Chr. fällt, so viel ver-

wandte Züge mit den Kulturresten der ausgehenden Bronze- und des beginnenden Eisenzeit von Gandscha-Karabagh, Lelvar und Tališ verraten (F. Hančar, *Eurasia Septentrionalis Antiqua IX*, 1934, 47 ff.). In dieser Befruchtung der westiranischen Zivilisation mit den nördlichen Einflüssen fällt eine gewisse Rolle den Medern zu, die in den assyrischen Annalen erstmalig im J. 835 v. Chr. erwähnt werden. Ihnen folgen nach dem Süden die Perser (G. Hüsing, *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien LX*, 1930, 246 ff.), die um 650 v. Chr. Anšan-Luristan besetzen. Dort erstarkt die künftige Macht des Achämenidenhauses; die Angehörigen seiner älteren Linie nehmen alsbald den Titel »König von Anšan« und elamische Namen an. Daher stammen manche gemeinsame Züge der Kunst Luristans und der späteren persischen Kunst der Achämenidenzeit, die sie aus dem anšanischen Erbgut entlehnt hat. Die materiellen Überreste Luristans werfen also auch manches neue Licht auf die Zustände des Landes während der Herausbildung der Reiche der Iranier. Es ist bezeichnend, daß die Darstellungen der weddoiden gerade aus dieser Periode herrühren, was eine Beharrlichkeit dieses Rassen-elementes bezeugt. Es konnte trotz wechselnder Geschicke des Landes gewisse Stärke und Bedeutung bewahren, anderfalls hätten seine Angehörigen in den figuralen Kompositionen keinen Platz gefunden.

Die Feststellung der weddoiden Elemente in Luristan bezeugt den Mischcharakter seiner Bevölkerung um 700 v. Chr. Der zentralen Lage Irans zufolge sind die Probleme seiner Paläoethnologie höchst kompliziert. Sein Gebiet wird von Völkerverschiebungen aus verschiedensten Ausgangszentren berührt. Die bisherigen Forschungen haben vornehmlich Beziehungen Irans zum Westen und Norden berücksichtigt, viel weniger diejenigen zum Osten. Das Auftreten der Weddoiden im Iran seit etwa 3000 v. Chr. beweist, daß die ersten Zivilisationen des Hochlandes ihre Herausbildung den verschiedensten ethnischen Elementen verdanken. Es wird die Aufgabe der künftigen Untersuchungen sein, nachzuweisen, welche Stellung hier den Weddoiden zuzuschreiben ist, bzw. welche Rolle diesem Rassen-elemente in den gegenseitigen Beziehungen der beiden prähistorischen Kulturkreise am unteren Indus (Harappa, Mohenjo Daro) und um den Persischen Golf zufiel.

13. RUTKOWSKI J.: **Spoleczna organizacja przemyslu dworskiego w Polsce w w. XVI—XVIII. (*L'organisation sociale de l'industrie dans la grande propriété foncière au XVI-e, XVII-e et XVIII-e siècles en Pologne*)**. Séance du 22 mars 1934.

La question relative aux revenus de la grande propriété terrienne, est particulièrement importante, lorsqu'il s'agit d'étudier la répartition du revenu social dans l'ancienne Pologne. Il importe d'établir aussi bien le montant des revenus dûment groupés dont jouissaient les grands propriétaires fonciers, que de connaître les sources de ces revenus. En ce qui concerne le dernier problème, il n'est pas douteux que la tâche la plus importante consiste à établir une distinction entre les différents revenus de la grande propriété foncière; en d'autres termes, il s'agit de distinguer d'une part entre les revenus que le grand propriétaire tirait de sa propre exploitation agricole, de l'autre, entre les revenus que lui rapportaient le cens et d'autres redevances dont était grevée l'exploitation de tiers, en premier lieu celle des paysans et de la population urbaine.

Les livres de compte de la grande propriété, respectivement les sources qui, comme les terriers fonciers des domaines royaux, correspondent en principe aux premiers, sont les matériaux classiques dont on se sert dans les recherches sur ces questions. Si, en classant les revenus portés sur les livres de compte de la grande propriété, on tient compte des deux catégories de recettes que nous venons de distinguer ci-dessus, ce classement n'offre aucune difficultés dans la très grande majorité des cas et ne suscite pas l'ombre d'un doute. Il est cependant des rubriques qu'on ne saurait absolument omettre en dressant une statistique des revenus et que certains arguments feraient considérer comme bénéfiques réalisés par l'exploitation agricole du seigneur, tandis que d'après d'autres, il faudrait les ranger dans la catégorie des redevances. Seule l'analyse minutieuse de la façon dont était organisée la production, permet d'émettre une opinion motivée dans des cas pareils. Au XVI-e, XVII-e et XVIII-e siècles, on trouve en Pologne ces formes compliquées d'organisation dans toutes les branches de la production qui font partie de l'économie de la grande propriété, soit on les rencontre aussi

bien dans la production végétale et animale que dans l'industrie, dont l'auteur se propose de s'entretenir plus longuement.

Les moulins étaient une des branches plus importantes de l'industrie à laquelle on se livrait dans les grandes propriétés. Nous parlons de moulins dans le sens large, c'est-à-dire nous désignons par ce terme non seulement les moulins à blé et à malt, où l'on fabriquait également différents gruaux, mais encore les scieries, les moulins à foulon ou servant à fouler les peaux, etc. Les moulins du grand propriétaire pouvaient moudre, respectivement scier ou fouler les matières qu'il fournissait, cependant on y travaillait surtout les matières que produisaient les terres exploitées par des paysans et des bourgeois. Si, pour classer les moulins, on se place au point de vue de l'organisation sociale, il faut attribuer le plus d'importance aux rapports des seigneurs avec les meuniers qui réglaient la production. »Les meuniers héréditaires« ne s'occupant pas de meunerie, très peu nombreux d'ailleurs, puis le personnel auxiliaire, ne jouaient qu'un rôle secondaire.

Les moulins dont les meuniers touchaient leurs appointements en nature ou étaient nourris par le grand propriétaire et dont la situation était par conséquent pareille à celle du service occupé dans les fermes, puis les moulins où les meuniers étaient exclusivement payés avec du grain, constituant une partie des »mesures« qu'ils prélevaient, étaient certainement des entreprises appartenant au seigneur. D'autre part, les moulins astreints à un cens annuel dont le montant avait été fixé d'avance, puis les moulins affermés moyennant une certaine somme versée annuellement, constituaient des entreprises des meuniers qui prenaient sur eux tous les risques de la production. Le seigneur pouvait cependant défrayer une partie des dépenses qu'entraînait la production.

Les moulins où les meuniers jouissaient du droit de moute, occupaient une position intermédiaire. Le seigneur prélevait deux tiers sur les mesures des céréales à moudre, fournies par la population, tandis que le meunier en gardait le troisième. Comme dans les moulins où le seigneur touchait un revenu annuel fixe, de même les meuniers qui gardaient un tiers du grain pouvaient soit être privilégiés, c'est-à-dire héréditaires, soit ils ne jouissaient pas de ce privilège. Les meuniers non privilégiés signaient d'habitude

des baux à ferme dont la validité s'étendait à une ou à plusieurs années. Les frais de l'entretien et de l'exploitation des moulins étaient généralement répartis entre le seigneur et le meunier, mais cette répartition était différente suivant les cas. Le seigneur fournissait ordinairement le bois nécessaire aux réparations et c'est lui qui mettait à la disposition du meunier les ouvriers assujettis à la corvée qui charriaient au moulin le bois de la forêt et exécutaient des travaux de terrassement. L'argent destiné à l'achat du fer, des meules, du suif etc. était le plus souvent partagé, de sorte que le seigneur couvrait deux tiers de ces dépenses et que le meunier n'en payait qu'un tiers. Les revenus réalisés par la fabrication de gruaux étaient affectés parfois à ces achats et ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils étaient à charge du meunier. Il convient de considérer cette forme d'organisation du travail comme un société constituée par le grand propriétaire et le meunier, aussi ne saurait-on évidemment ranger les revenus tirés de ces moulins dans la catégorie des bénéfices réalisés par les entreprises industrielles de la grande propriété foncière.

L'organisation des moulins à foulon dont la plupart moulaient également le grain, ne s'écartait pas essentiellement de celles des moulins à blé. Les moulins à foulon astreints aux cens ou donés à bail, correspondent aux moulins à blé organisés d'une façon analogue. A la petite différence près que le foulage était payé argent comptant et non en nature, les moulins où le meunier prélevait un tiers des mesures du grain, équivalaient aux moulins à foulon où l'on touchait un gros sur trois.

A côté de scieries cédées à bail qui étaient des entreprises industrielles exploitées par les affermataires, il y en avait d'autres, rappelant à première vue les moulins et les scieries où les meuniers prélevaient une mesure sur trois, respectivement où les scieurs touchaient un gros sur trois, ou gardaient une planche sur trois. Cette ressemblance n'est cependant qu'apparente; en effet, un arrangement en vertu duquel le scieur s'engage à fournir deux planches au seigneur et à garder la troisième, n'est pas un partage du gain de l'entreprise qui constitue une société fondée par le grand propriétaire et le paysan intéressé; bien plus, il s'agit alors du salaire pour un travail à forfait consistant à scier le bois, propriété du seigneur, ou d'une rétribution pour le sciage du bois dans une scierie appartenant

à un tiers. Le scieur qui gardait la troisième planche pour avoir scié le bois en grume du seigneur, devait probablement entretenir à ses frais la scierie en bon état. Les frais du charriage du bois de la forêt à la scierie étaient couverts par le seigneur et le scieur retenait la moitié des planches lorsqu'il entretenait la scierie. Il ne gardait parfois que la dixième partie des planches, mais il est plus que probable que le seigneur défrayait alors toute les dépenses liées à l'exploitation.

En dehors des produits que fournissaient les scieries, il y avait encore différents produits de l'industrie du bois, comme la cendre, la potasse, la poix, le goudron, le charbon de bois, les bardeaux, les douves, les jantes, les moyeux etc. Lorsque ces différents objets ou substances étaient fabriqués par l'industrie de la grande propriété, ils étaient confectionnés à la forêt dans des huttes servant aussi bien à loger les ouvriers, que de dépôts et de magasins. Des ouvriers salariés et des travailleurs astreints à la corvée étaient occupés dans les huttes où ils travaillaient sous le contrôle d'un surveillant. Le grand propriétaire envoyait ces produits par eau à Gdańsk, respectivement il les vendait ailleurs.

La petite industrie villageoise, grevée de différentes charges par le seigneur, fabriquait à peu près les mêmes produits. La fabrication de bardeaux, le charroinage et la tonnellerie sont particulièrement fréquents dans ce genre d'organisation du travail. Nous ne connaissons pas les formes intermédiaires qui reliaient ces deux types fondamentaux de l'organisation, cependant la classification de certains gains que le seigneur tirait du travail de la population se livrant à l'industrie du bois, peut parfois paraître douteuse; en effet, nous sommes ici en présence d'une transformation progressive des redevances payées en échange du droit de tirer profit de la forêt, en droit de vendre les matières premières, soit les produits de l'exploitation forestière du seigneur. Or, les premières redevances font partie des revenus que rapportaient les prestations et le cens, tandis que les revenus tirés de la vente des matières premières rentrent évidemment dans la catégorie des bénéfices que donnait l'exploitation même de la grande propriété. Les livres de comptes de la grande propriété foncière ne nous renseignent pas toujours exactement sur la convention en vertu de laquelle le grand propriétaire touchait des revenus dans ces cas-là.

La production de bière et d'eau-de-vie constituait souvent une partie de l'économie du seigneur. Il faut ranger dans cette catégorie d'industrie toutes les malteries, les bouilleries et les brasseries où les matières premières fournies par la grande propriété étaient converties en malt, en alcool, respectivement en bière, n'importe si ces matières premières provenaient de l'exploitation des réserves, si elles étaient livrées sous forme de prestations ou si le seigneur les achetait. Le grand propriétaire payait les frais de la production; quant aux produits fabriqués, ils étaient consommés par la population locale ou vendus pour le compte du seigneur dans les cabarets qui lui appartenaient. Des salariés et des ouvriers astreints à la corvée travaillaient dans les établissements industriels mentionnés.

Les revenus tirés des établissements industriels loués à bail, de même que ceux que rapportaient les cabarets loués ou affermés, font évidemment partie des bénéfices réalisés par l'intermédiaire de l'économie de tiers. Nous rangeons dans la même catégorie les revenus des malteries et brasseries seigneuriales où la population locale fabriquait à son compte du malt ou de la bière et s'acquittait d'une redevance que percevait le seigneur. Il arrivait parfois que le seigneur produisait à son compte du malt et de la bière dans ces établissements. Dans ces cas-là, il faut répartir le revenu entre les deux principales catégories de bénéfices seigneuriaux que nous avons distinguées au début.

En fait d'industrie textile, le tissage de la toile était le plus répandu dans les grandes propriétés. Des paysans astreints à la corvée, étaient fixés dans des chaumières entourées d'un lopin de terre, où ils tissaient et blanchissaient la toile. Cette forme d'organisation du travail est très caractéristique pour la branche d'industrie en question. On la rencontre fréquemment surtout dans le filage et le tissage, plus rarement dans les premiers stades de la confection des fils et dans le blanchiment de la toile. Les blanchisseries seigneuriales qui tiraient des revenus du blanchiment de toiles appartenant à des tiers, avaient parfois une organisation analogue à celle des moulins où de tierces personnes faisaient moudre leur grain. Parfois cette organisation correspondait cependant à celle des malteries et des brasseries où des tiers convertissaient en malt et en bière la matière première qu'ils

avaient produite. Ils payaient alors différents frais liés à la fabrication.

On trouve bien plus rarement dans la grande propriété d'autres branches de l'industrie, telles que les verreries, les briqueteries, les fonderies, les carrières de pierre, les carrières de pierres à chaux etc. A en juger par les matériaux dont nous disposons actuellement, on n'y rencontre aucune forme d'organisation du travail qui s'écarterait essentiellement de celles dont nous nous sommes entretenu précédemment.

14. SCHAYER ST.: **Zagadnienie elementów niearyjskich w buddyzmie Indyjskim. (*Pre-Aryan Elements in Indian Buddhism*)**. Séance du 8 mars 1934.

1. There is a plausible assumption that Buddhism being a religion which arose outside of the Vedic social system, on a territory which became Brahmanized relatively late, the participation of pre-Aryan elements in it must have been very important, if not dominating. It is true that the Śākya tribe claimed to belong to the Vedic Gotra of Gautama, while the neighbouring tribe of Mallas held the Rishi Vasishtha to be their ancestor. However, these genealogies are not more reliable than the origin of the later Rajputs from Arjuna and other heroes of Aryan epics¹. These are undoubtedly fanciful filiations invented for the purpose of evolving a link between foreign, un-Aryan, warrior clans and the traditions of Brahmanical civilization.

Nevertheless, if the thesis of the un-Aryan character of Buddhism imposes itself, it is not easy to find strong and irrefutable proofs for it. Doubts arise whether the terms »Aryan« and »un-Aryan« are at all susceptible of a satisfactory scientific definition, and also whether there exist methods and criteria which would allow to determine the Aryan or un-Aryan origin of given myths, beliefs and customs without appealing to the intuition of mysterious »Aryan Psyche«. Without going into details, I would like

¹ Cf. E. J. Thomas, *The Life of Buddha*, p. 22. There is another supposition of J. Przyluski, *Le Bouddhisme*, p. 19, that Buddha Gautama »tient son non de sa tante maternelle Gautami«.

to draw attention to the fact that not everything the Vedic Aryans introduced into Indian civilization is necessarily »Aryan«. We do not know the migration tracts of the Indo-European conquerors of Punjab, but Vedo-Asiatic connections, whatever be their interpretation, do undoubtedly exist, and, consequently, the probability of the presence of un-Aryan elements, already in the Rig-Veda, is very great. In all the Vedic pantheon only the Indo-European origin of Dyaus is above suspicion, as even Indra may be influenced by Asiatic myths, if we are to accept the theory that the Vedic subduer of Vritra is to be identified with the Hittite Inaras¹. It was still believed, not long ago, that the finding of a more or less plausible parallelism between Greek, Iranian and Indian facts afforded sufficient ground to draw the conclusion that we are in presence of an inheritance dating from the Indo-European community. We know to-day that, in numerous instances, this parallelism is due, not to pre-ethnic kinship, but to the common substratum of pre-Semitic and pre-Indo-European civilizations of Aegea, Western Asia and India².

We cannot ignore yet another difficulty. Whereas Elamitic, Sumerian, and, to a great extent, also Hittite documents afford valuable material for the study of the pre-Semitic and pre-Indo-European civilization of Western Asia, we still know very little about pre-Aryan India. It is true that the discoveries of Mohenjo Daro and Harappa have put an end to the legend of Vedic Aryans, the conquerors of alleged barbaric natives, being the only originators of Indian civilization. Numerous details point to links between India and the oldest civilizations around the Persian Gulf. Nevertheless these connections are not yet sufficiently clear, just as the relation between Mohenjo Daro, Brahmanism, and especially Buddhism, is still obscure. Opportunities for reckless hy-

¹ Cf. P. Kretschmer, *Kleinasiatische Forschungen*, vol. I, 2, 1929, p. 314. — J. Charpentier, *Monde Oriental*, vol. 25, 1931 and A. Götze, *Kleinasien (Kulturgeschichte des Alten Orients)*, vol. III, 1, 1933, p. 59) do not accept this hypothesis.

² H. Güntert, *Der Arische Weltkönig und Heiland*, 1922, p. 342: »Was früher der Forschung Urverwandtschaft schien, stellt sich immer deutlicher als Ergebnis vorhistorischer, früher Entlehnung heraus«. Cf. also the remarks of J. Przyluski, *L'influence iranienne en Grèce et dans l'Inde*. *Revue de l'Université de Bruxelles*, Nr. 3, 1932, p. 286.

potheses are not lacking. One of the Mohenjo Daro majolica plates represents an ascetic plunged in meditation, in a characteristic sitting posture, surrounded with divine and human worshippers. Its likeness to Buddhist sculpture is striking, and, according to Buddhist doctrine, Śākyamuni was not the first, nor the last teacher of the Dharma, what is easier than to draw the conclusion that he only renewed ancient pre-Aryan tradition? ¹ It is possible to evolve still farther reaching guesses. The schools of later period, explain Buddha's epithet Tathāgata as »he who has realized the truth«, but its primary meaning must have been »he who has gone thus, i. e. along the road leading to immortality«. In Vedic mythology Yama was the first being to show that way. Are we not authorised to presume that there was some connection between Yama and Tathāgata? Yama, the primordial man, perhaps identical with the cosmic Puruṣa ², is an Indo-Iranian, but probably not an Aryan conception ³. Both Tathāgata and Yama-Puruṣa are presumably remote variants of the same Asianic myth of the god who died for the benefit and salvation of the world.

2. These however are mere suppositions, and, if the question of un-Aryan elements in Buddhism was confined to such hypotheses, I would not hesitate to consider it immature for scientific treatment. Luckily the situation is not quite so hopeless. Amongst numerous, more or less problematical criteria of Indo-Europeanism and Aryanism, there is one which, in certain cases, can be used efficaciously. It is universally accepted that, wherever Indo-Europeans rule, blood-relationship through the father determines kinship, and consequently power is vested entirely in man ⁴. In

¹ Cf. H. Zimmer, *Der Buddha, Der Erdball*, 5 Jahrg., Heft 7, Berlin 1931.

² Cf. H. Güntert, l. c., p. 320 ff.

³ Cf. H. Güntert, l. c., p. 341.

⁴ Cf. E. Kornemann, *Die Stellung der Frau in der vorgriechischen Mittelmeerkultur*, Heidelberg, 1927, p. 8: »Überall, wo Indogermanen herrschen, gilt für das Geschlecht der Männerstamm... Die älteste Form der Ehe in diesen durchaus vom Manne beherrschten Gemeinschaften aber ist die Raubehe, darnach die Kaufehe, und als die Rechtsehe an die Stelle trat, war auch jetzt noch der Wille der Frau bei Eingehung einer Ehe gleich Null«. — p. 10: »Neben dem Fehlen des Pferdes ist die gänzlich andere Stellung der Frau das hervorstechendste Merkmal der ältesten, für uns erfassbaren Mittelmeer- und Vorderasienkultur«.

contrast to this androcratic and patriarchal order we find, in the oldest pre-Semitic and pre-Indo-European civilizations of the Mediterranean basin and Western Asia, traces of family organisation based on matriarchal order, with an entirely different conception of the rank and status of woman. Traces of a similar, not patriarchal, organisation are not lacking in India, and there is no doubt that they should be linked with the pre-Aryan substratum of Indian population. The inverse statement that, wherever patriarchal form are met with, we are in presence of Indo-European elements, would be groundless as a general rule. We know that the same or analogical patriarchal order characterises some civilizations which are not Indo-European, such as, for instance, Semitic civilizations. But in pre-Aryan India the intervention of Semitic elements is out of question, and there remains only the possibility of some earlier Indian patriarchal civilizations having existed in pre-matriarchal times. We cannot a priori exclude such possibility, but it possesses no practical significance as far as our problem is concerned. It is a fact that patriarchal organisation in Northern India, and consequently in the territory on which Buddhism arose, is historically related to Vedic tradition. Pre-Aryan patriarchal civilizations, which had been entirely buried under matriarchal institutions, might have co-operated with this tradition, but it is certain that they did not give rise to it. Consequently we can accept, as far as Indian civilization is concerned, a double correlation: 1) between the Indo-European element and the patriarchate, and 2) between the pre-Indo-European element and the matriarchate¹. In this way a problem, which at first sight seemed fairly hopeless, can be brought down to relatively concrete and tangible data.

One of the most salient features of pre-Semitic and pre-Indo-European civilizations of the Ancient East is endogamy sanctioning even marriages between parents and children, brothers and sisters. This custom is found among noble families in Asia Minor, Egypt, Iran and especially in Elam². Through the medium

¹ P. W. Koppers works from similar premises in this interesting study, *Kulturkreislehre und Buddhismus*, *Anthropos*, vol. XVI—XVII, 1921—1922, p. 442.

² In Elam the crown was inherited by the oldest daughter born in «normal» wedlock between the prince-brother and the princess-sister. When

of the Persian Achaemenian civilization it became accepted in the Hellenistic period at the courts of Greek rulers¹. But both for the Semite and Indo-European it was always shameful and condemnable. Incestuous relations and their penalties are distinctly mentioned in the law of Hammurabi, in the Leviticus, in the Hittite texts, etc., and it is absolutely clear that they are directed against existing local customs and not sporadic offenses of degenerate individuals².

The institution of marriage among the nearest relatives is not a necessary consequence of matriarchate but rather a secondary phenomenon resulting from the co-operation of the patriarchal and matriarchal conception of inheritance. This does not however alter the fact that, wherever this institution appears, it constitutes an indication that we do not exclusively deal with a purely patriarchal organisation of the family.

The attitude of the Indo-Aryan law as regards incest is well known: side by side with the principle of endogamy as regards caste, exogamy is made into a strict rule within the family. Rules regulating the degree of allowed kinship³ are not uniform, but in no case do they legalise, of course, marriages between brothers and sisters, or parents and children. This fact renders the more significant the Buddhist accounts relating that the clan of Śākya, to which Buddha belonged, owed its origin to the marriage of king Okkāka's sons with their own sisters. The

necessary, the widowed mother could take the place of the sister as her nearest kin. Under these conditions there arose a family nomenclature which is impossible adequately to translate into any of exogamous, patriarchal languages. No wonder that Accadic translators have kept to the original word *amma-haštuk* = mother-husband. C. W. König, *Mutterrecht und Thronfolge im alten Elam. Festschrift der Nationalbibliothek in Wien 1926.*

¹ Cf. E. Kornemann, l. c., p. 13.

² Cf. N. Schneider, *Ehe und Familie in der Gesetzgebung der Sumerer, Babylonier, Assyrer und Hethiter. Internationale Woche für Religions-Ethnologie. V. Tagung. Luxemburg 16—22 September 1929. Paris 1931, p. 206, 212.* — E. Kornemann, l. c., p. 44 ff. — Friedrich, *Staatsverträge des Hattireiches in Übersetzungen und Erläuterungen, herausgegeben von F. Sommer, IV, 1930, p. 153 ff.*

³ A list of principal authorities from the Dharma-Sūtras etc. can be found in R. Schmidt's *Beiträge zur indischen Erotik*, p. 611.

texts¹ set forth this history without the slightest criticism or disapproval, but merely stating that the princes, who lived in exile, were afraid to corrupt their caste. Needless to add that no Aryan genealogy would boast of the incest of their ancestors, and it should be underlined that endogamous traditions were something more actual than a legend in Buddha's family as, both his father and himself, married their nearest cousins². The question whether these genealogies are historical is however of no great importance in this case. Even if they are mere legends, the fact remains that they reflect a legal family standing different from Brahmanic customs.

3) It is easy to realize that the doctrine concerning the conception of a new human individual is closely related to the organisation of the family. According to the Aryan patriarchal ideology, the family is composed of men related by blood relationship. The symbol of this kinship is the cult of common male ancestors which is justified by a faith in the rebirth of father in his son. Vedic texts, speaking of this mystical doubling of father into offspring should be understood in its literal sense as a real identity of all male members of the family and not merely as a poetical metaphor. This conception explains the Brahmanic definition of woman as a field which receives the seed of her husband. Man is the exclusive progenitor of descendants, whereas woman is only the place where the procreative act is performed. Sanscrit syntax reflects this idea, as it says NN is born from such and such a father (ablative) in such and such a mother (locative)³. A legal problem arises as to whether the principle that the crop belongs to the owner of the land, can be applied to offspring? The legal schools of ancient India differ. The institution of the levirate (*niyoga*), which was also well known in India, is in favour of the thesis according to which the legal owner of the wife was also the legal father of the offspring she bore. These are however paradoxes of androcracy: the words of

¹ Dīgha Nikāya, I, p. 92 (Ambaṭṭha Sutta), Mahāvastu, I, p. 351.

² Cf. E. J. Thomas, l. c., p. 23.

³ Cf. Kathāsaritsāgara II, 31: *tasyāṃ tasmād dvijavarād eṣa jāto 'smi sūpataḥ*.

Apastamba Dharmasūtra that, in the other world, the son will belong to his real begetter, constitute a decisive argument¹.

The popular Buddhist theory of reincarnation leads to an entirely different world: at the moment of death, the individual loses his psycho-physical apparatus and becomes a so called Gandharva, a separate being in the »intermediary state«, which sets forth into the world to look for the womb of its future mother². As soon as it finds its proper parents — »proper« meaning that they belong to the class of beings in which it is to be born in accordance with its karmic destination — it »keeps ready« (*pratyupasthita*) and, on the occasion of its parents' coition enters its mother's vulva. The part played by parents, especially by the father, is quite secondary³ and the whole process strongly reminds the ratapa theory of the Australian Arandas, with this difference, however, that the ratapas are emanations of mythical ancestors. Consequently a given ratapa can be incarnated only in given women, without changing during its saṃsāra the tie with a clan totem, which has been settled once for ever. On the contrary Buddhism even in its popular version, clings in its integrity to the democratic principle of equal chances for all the beings involved in the world process. The Mahāyānist doctrine of Tathāgatagarbha constitutes the most eloquent expression of this universalistic tendency. It might be added that this tendency is

¹ Cf. M. Winternitz, *Die Frau in den indischen Religionen*, 1920, p. 43.

² This popular doctrine should be distinguished from its philosophical exposition on the ground of the dharma-theory. The chronological relation between these two variants is not clear. According to an hypothesis which was universally accepted not long ago, and which is still defended by Stcherbatsky, Buddhism was a philosophical system from the start, with the central conception of *anātma-dhārma* and *puṅgala-nairātmya*. The popular belief, based on personalism and animism, would be, consequently, a concession and adaptation for propaganda purposes. But according to another hypothesis, defended by de la Vallée Poussin, Keith, Przyluski and Mrs Rhys Davids, this popular animistic theory constitutes the tenets of the original, primitive doctrine, on the ground of which philosophical, impersonalistic theories arose at a much later date. This second thesis is more probable, though it also possesses its drawbacks. Whatever be the truth, it is clear that not the philosophical *skandhamātravāda*, but the popular animistic aspect of Buddhism should be taken into consideration in the study of the problems discussed in this paper.

³ Cf. *Milindapañha*, p. 123 ff, the story of Dukūla and Pārikā.

implied in the whole doctrine of rebirth which proclaims that no soul belongs to a family or race, that there are no Aryan and un-Aryan, Brahmana and Kshatriya souls, that the souls inherit only its own deeds, together with the moral dispositions engendered therefrom, without entering in any relation with the souls of their ancestors¹. The solidarity of the members of the Sangha is based solely on the common striving for deliverance. Castes and birth distinction belong to the *laukika vyavahāra*: Buddhism does not oppose these conventions but considers them quite irrelevant from the point of view of its soteriology.

It is evident that ancestor worship is entirely inconsistent with this ideology, and, as a consequence, this fundamental element of Vedism is quite foreign to Buddhism². The theory of *samsāra* appears in the history of Indo-Aryan religion as a totally new doctrine without any precedents³ in the earlier Brahmanism. It was often supposed that it is not of Aryan origin. Its incompatibility with the Aryan conception of inheritance is, I think, a valid reason in favour of these suppositions.

There are yet other details which point to the relations of the Gandharva theory with un-Aryan matriarchal ideology. In *Abhidharmakośa*, the celebrated treatise of Vasubandhu, we find an interesting passage describing the reincarnation process in the following way: The Gandharva seeing from a distance its father and mother united in the act of procreation, is overpowered by passion for its mother and hatred for its father, when it is a male Gandharva, or with passion for its father and hatred for its mother, if it is a female Gandharva. Under the influence of these conflicting sentiments, it loses his presence of mind and becomes affected by the illusion that it takes itself an active part in

¹ Cf. the arguments against the castes in the *Assalāyana Sutta* (*Majjh. Nik.* II, p. 157) and *Vajrasūci*: *tatra jīvas tīvād brāhmaṇo na bhavati* (Weber, *Abh. d. Kgl. Akademie der Wiss. zu Berlin*, 1859, p. 218).

² There are in Buddhism attempts to reconcile the old ancestral worship with the new universalist morality. They refer to the authority of the *Avalambanasūtra* (*Yü lan p'ên ching*, *Taishō Issaikyō*, Nr. 685). On the meaning of the term *avalambana* = *yü lan* cf. J. Przyluski, *Mélanges chinois et bouddhiques*, Bruxelles 1932, p. 221.

³ The Vedic conception of the »second death« (*punararmṛtyu*) has nothing to do with reincarnation.

the act, mixes with the secretions, and penetrates its mother's womb as an embryo¹. It is clear, from this curious anticipation of Freudian theories, that the Gandharva is both a child spirit and a lover of its mother. If religious conceptions and myths reflect actually existing conditions, we can say without hesitation, that such a peculiar embryology could only arise in a society in which the identification of mother and lover was not abnormal. We know of such societies: they are the same which sanctioned wedlocks between nearest relatives and evolved the worship of the »Great Goddess«, mother and lover in one person. Recent archeological discoveries show that it would be a mistake to consider these civilizations as primitive ones. We may add that the Gandharva conception is also by no means a primitive one, if only for its implication of individual immortality².

4. The Buddhist doctrine of Gandharva is hardly reconcilable with the Rig-Vedic picture of the heavenly Gandharva, the guardian of the Soma, and so there arises the query whether the Buddhist or the Rig-Vedic conception should be considered as more original. The controversy is an old one and it is not necessary to reproduce all the pros and cons. Two statements in favour of the identification of the Gandharva with the *garbha*, as did Pischel³, may be however made in this connection: 1) that the Buddhist Gandharva, the child spirit and lover of its mother, is by no means a monkish fancy, nor a mis-interpretation of Vedic mythology⁴, but a genuine element of an original and probably un-Aryan folk-lore, and 2) that the tendency for rationalization and sublimation of foreign erotic and orgiastic elements is a salient feature of High-Brahmanism, as represented by the Rig-Veda and the Brāhmaṇas. The Gandharva in the Vedic religion is obviously »a composition of different and in essence disparate ideas⁵«, but for this very reason when discussing the

¹ Chinese translation, Taishô Issaikyô, vol. 29, p. 46; de la Vallée Poussin, L'Abhidharmakośa de Vasubandhu, III, p. 50.

² Cf. de la Vallée Poussin, Totémisme et Végétalisme. Académie Royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques. 1926, p. 49.

³ Vedische Studien, I, p. 77 and II, p. 234.

⁴ As maintained by A. Hillebrandt, Vedische Mythologie, I, p. 15 and 374.

⁵ Keith, Religion and Philosophy of the Veda, p. 181.

origin of the Gandhava conception the Rig-Vedic testimony cannot be considered as conclusive. The evidences of the Atharva-Veda and the Grihya-Sūtras are more valuable as representing a stock of ideas of popular origin and consequently less altered by clerical censorship. It is worth noticing that the part of Gandharva in the Vedic wedlock rites¹ stands in no contradiction to the Buddhist conception: before the betrothed is allowed to be united with her husband, she belongs, for three nights to the Gandharva Viśvavāsu. During that time the newly wedded couple sleeps chastely on the ground separated by a staff representing the Gandharva, anointed with scents and adorned with materials and cords². The role of Gandharva as a child spirit is not mentioned in Vedic texts, but there are sufficient reasons for this fact: the identification of lover and embryo was too much for adaptation possibilities, even in the lower spheres of the popular Brahmanism.

As a conclusion a few words will be dedicated to the etymology of the Gandharva. There is beyond doubt a connection between the Greek Kentauros, Iranian Gandarewa and Indian Gandharva. Nevertheless the attempts to explain this connection by the comparative grammar of Indian-European languages are not convincing³. The word is probably not of Indo-European origin, and both the Indian Gandharva as well as the Greek Kentauros are folk etymologies⁴ based on the same loan word. Przulski's supposition⁵, that we are in presence of a word akin to the Dravidian names of horse (*kudirei* etc.) deserves to be taken into account. It does not exclude the identification of Gandharva with *gardabha*, *garda* being probably also an un-Aryan

¹ Cf. Āpastambīya Grihya Sūtra, VIII, 8—9; Winternitz, Das altindische Hochzeitsrituell, p. 48, 88.

² We are here in presence of a typical instance of the un-Aryan *pūjā*. Cf. Przulski, Totémisme et Végétalisme, RHR. 1927 and J. Charpentier, Über den Begriff und die Etymologie von *pūjā*. Festgabe H. Jacobi, 1926.

³ Besides A. Kuhn, Zeitschrift für vgl. Sprachforschung, I, p. 513 there are two recent hypotheses to be noticed: H. Güntert, l. c., p. 69 and G. Dumézil, Le problème des Centaures, 1929.

⁴ Buddhists (cf. Abhidharmakośa III, 47) explain Gandharva as 'he who eats smell', and the Tibetan Lotsavas translate it in the same way as *dri-za*.

⁵ L'influence iranienne en Grèce et dans l'Inde, p. 285.

loan word¹. In the Atharva-Veda (VIII, 6) the Gandharvas bray like asses, and as the donkey is a notoriously lascivious animal, it fits in the erotic character of the Gandharvas. This hypothetical, but most probable, etymology again indicates a pre-Indo-European and pre-Semitic substratum of ancient civilizations in Western and Southern Asia².

15. SIEMIENSKI J.: *Archiwum Koronne przed Kromerem. (Les archives de la Couronne avant Kromer)*. Séance du 19 février 1934.

Dans sa triple tâche — conserver les actes, les rendre accessibles et les exploiter au profit de l'Etat et des citoyens — l'archiviste applique des méthodes scientifiques: mais seules lui sont propres, seules sont créées par lui celles qui lui servent à rendre plus large l'accessibilité des archives. Toutefois la science des archives est jeune: elle est l'oeuvre de la génération qui vit encore. Aussi ses méthodes ne sont encore ni très précises ni très développées. Les archivistes polonais ne pouvaient travailler librement pendant la domination étrangère que dans quelques petits dépôts qu'ils avaient organisés sur le territoire soumis à l'Autriche, où ils jouissaient d'une certaine autonomie. Maintenant au contraire, au service des archives de la Pologne reconstituée incombe l'administration d'une masse énorme d'archives provenant de toute une série de régimes divers. Les fonds sont souvent confus, ou dispersés et incomplets. L'archiviste est donc obligé d'élaborer des méthodes nouvelles de toute sorte: depuis la ter-

¹ Cf. J. Bloch, *Pre-Aryan and Pre-Dravidian*, p. 50.

² I am indebted to Prof. J. Przymusiński for the following remarks: »Je crois depuis longtemps qu'il y a un lien entre *gandharva* et *gardabha*. D'ailleurs le Midas de Macédoine est le fils de Gordias et le Midas de Phrygie est fils de Gordios. *gardabha* n'est peut-être pas spécifiquement indien... Vous me direz peut être que je suis en contradiction avec moi même, car j'ai écrit ailleurs que *gandharva* est un vieux nom du cheval. Je ne crois pas qu'il y ait contradiction. Dans l'Inde anaryenne, comme chez les Sumériens, le cheval, introduit tardivement, a pu recevoir le nom de l'âne. En sumérien, le cheval est appelé »âne étranger«. On traduit généralement »âne des montagnes« mais Thureau-Dangin a montré que *kur* peut signifier »étranger« aussi bien que »montagne«.

minologie jusqu'aux questions si importantes et en même temps si délicates de la succession des états.

La question principale consiste à délimiter les fonds d'ordre supérieur (ensembles d'archives provenant d'un organisme politique) et à établir les hiérarchies de fonds simples composant les fonds d'ordre supérieur.

L'auteur a présenté les résultats obtenus jusqu'à maintenant dans son «Guide des archives de Pologne» (deux éditions: en polonais et en français) publié à l'occasion du Congrès International des Sciences Historiques de 1933.

La tâche suivante, c'est l'étude des fonds simples. La méthode de cette étude est analogue à celle appliquée aux trouvailles d'archives. L'auteur en a proposé le schéma dans son ouvrage «Les livres de greffe du palatinat de Cracovie aux Archives Centrales» (Annales de la Commission d'Histoire de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, 1929, avec un résumé en français). Il faut d'abord 1) reconnaître un fonds en étudiant son contenu et sa composition, 2) définir sa place entre les autres fonds simples d'un fonds d'ordre supérieur, 3) établir sa bibliographie, 4) faire son histoire, c'est à dire rechercher son origine, son développement et ses vicissitudes, après son dépôt aux archives.

La seconde partie du travail — c'est un inventaire idéal ou historique, énumérant toutes les pièces qui appartenaient jadis au fonds. L'auteur appelle le tout monographie d'un fonds d'archives.

Le plus grand travail de ce genre parmi ceux qui sont déjà entrepris, c'est l'étude des Archives de la Couronne par les archivistes des Archives Centrales. L'auteur a pour tâche personnelle la première partie, c'est-à-dire la «construction» — étude du fonds au sens strict du terme et son histoire comme ensemble. Il a commencé par étudier les inventaires dans l'ordre chronologique; notamment l'inventaire de Kromer et celui de Zamoyski. Il rappelle qu'il a déjà eu l'occasion de présenter à Cracovie une communication concernant les résultats de son étude sur Kromer — déjà terminée — et de celle sur Zamoyski qui sera sans doute bientôt terminée. Maintenant il présente les résultats de son étude sur des sources jusqu'à présent inconnues qui nous révèlent des essais plus anciens de classement des Archives de la Couronne.

Elles nous font mieux comprendre le caractère qu'on attribuait à cet ensemble, le rôle qu'on voulait lui faire jouer à la fin du XV-me et au commencement du XVI-me siècle et la relation entre les sections des Archives de la Couronne et le développement territorial et constitutionnel de l'État.

Voici en quelques mots les résultats concernant Kromer :

Dans l'oeuvre que Kromer a accomplie, il faut distinguer 1) un nouveau classement (division en sections), 2) les inscriptions *in dorso* des documents et 3) l'inventaire. Chaque section comprend les documents concernant les relations de la Pologne avec un État ou un organisme politique quelconque. La section »Poniae« comprend les documents concernant tout l'État et les documents particuliers concernant le Royaume proprement dit. Les analyses *in dorso* sont d'habitude les mêmes que celles de l'inventaire, mais pourtant ne proviennent pas les unes des autres. Leur source commune était une sorte d'inventaire sur fiches.

Nous connaissons 7 exemplaires de l'inventaire manuscrit de Kromer. Aucun de ces 7 exemplaires ne contient la section »Valachiae«, qui existait pourtant, sans doute, dans l'exemplaire, perdu depuis, offert au Roi.

Kromer a étudié plus de documents (voir les inscriptions *in dorso*) qu'il en a catalogués dans son inventaire. Celui-ci embrasse en principe tout l'ensemble des Archives de la Couronne; il n'omet pas les documents sur papier ni les documents financiers; par contre, il laisse tout à fait de côté les »litterae cassatae«.

Les sources récemment découvertes nous permettent de définir le caractère des Archives de la Couronne et établir le rapport entre la partie étudié par Kromer et les »litterae cassatae«.

Un manuscrit de la Bibliothèque de Kórnik qu'on considérait comme un »sous-produit« du travail de Zamoyski, est en réalité un cartulaire officiel de documents des Archives de la Couronne, dressé par ordre du célèbre chancelier Łaski, sans doute en 1502. L'écriture, le papier et le contenu du manuscrit suggèrent cette hypothèse; une ligne barrée que nous avons cependant déchiffrée le prouve péremptoirement. Le cartulaire de Łaski semble indiquer que les Archives de la Couronne étaient déjà alors divisées en sections concernant les États étrangers, plus une section concernant l'Intérieur (contenant les documents émanés de facteurs polonais en faveur de Polonais). Le cartulaire de Łaski contient

précisément les documents de cette section et peut-être encore ceux de la section »Lituaniae«. Le cartulaire est resté inachevé; il prouve cependant que la section »Poloniae« ne contenait que des documents, dont le Roi était le seul destinataire, par conséquent les documents non annulés.

Nous savons qu'en 1532 il y avait dans le Trésor deux cassettes renfermant des documents annulés (»litterae cassatae«). Tous ces documents, sans doute, émanaient du Roi (des donations annulés, des acquits des dettes remboursées).

En 1569 une commission de trois personnes devait vérifier le contenu des Archives de la Couronne, puis Zamoycki devait en dresser un inventaire. On leur remit deux groupes différents de documents: ceux qu'avait inventoriés Kromer et les »litterae cassatae«. Il nous est parvenu les procès-verbaux de la remise des documents ainsi que quelques relevés fragmentaires dressés à différentes occasions. Il en ressort que les »litterae cassatae« étaient pour la plupart des documents émanant du Roi, concernant les biens royaux remis au fisc après un temps déterminé et annulés. C'étaient encore des acquits de solde ou »recognitiones« des capitaines, puis quelques autres documents annulés ou dont la validité était expirée, or des documents qui n'étaient plus directement titres d'aucun droit.

Les »litterae cassatae« étaient cependant nécessaires comme titres indirects de droits. C'est pourquoi on en faisait des relevés et on leur donnait des cotes.

En 1569 les documents annulés étaient conservés dans des sacs. Chaque sac avait sa marque spéciale, composée de traits, rarement d'une ou de deux lettres. Les marques formées de traits ressemblent souvent aux blasons. De plus, chaque document avait sa cote individuelle qui — jointe à la marque du sac — servait de repère aux chercheurs. Les cotes individuelles étaient de trois sortes: dans la plupart des sacs les documents étaient numérotés, sans doute après l'époque de Kromer. Dans quelques sacs les documents avaient ou chacun son nom ou chacun sa marque du même type que les marques de sacs. En outre, on trouve encore un système abandonné: des cotes composées de lettres, notamment d'une majuscule suivie de la même lettre répétée plusieurs fois en minuscule.

Il existait sans nul doute des relevés de documents marqués de cette manière. Il ne nous est parvenu que des traces de ces relevés.

Nous comprenons à présent pourquoi Łaski et Kromer avaient laissé de côté les »litterae cassatae«: il existait déjà un guide et elles constituaient un élément secondaire des Archives de la Couronne.

Ces Archives, en tant que dépôt du type primitif étaient dans l'esprit qui présidait à sa fondation, une collection de titres ou de preuves des droits. Par conséquent, elles ne contenaient que des documents ayant une valeur juridique. Les documents annulés étaient déposés à part, quoique dans le même dépôt.

Ce n'est qu'en 1570 qu'on décida de réunir toutes les parties des Archives de la Couronne et de les diviser de nouveau en sections sans tenir compte de l'actualité politique ou économique des documents, de leur validité ou de leur non-valeur juridique, de leur importance comme preuves directes ou indirectes de droits. Ce fut Zamoyski qui accomplit cette réforme.

16. SZABLOWSKI J.: **Późnogotycki tryptyk w kościele parafjalnym w Mikuszowicach pod Białą.** (*Spätgotisches Triptychon in der Pfarrkirche zu Mikuszowice bei Biala*). Séance du 15 mars 1934.

In der aus den letzten Jahren des XVII. Jhrhdts. stammenden Holzkirche der hl. Barbara zu Mikuszowice, befindet sich ein gemaltes spätgotisches Triptychon von nicht geringem künstlerischen Werte, welches auch in ikonographischer Hinsicht ungemein interessant ist. Sein Mittelbild stellt die Aussendung der Apostel dar, auf der Innenseite der Flügel sind die vier Kirchenväter dargestellt und auf der Aussenseite die Berufung des hl. Petrus und Andreas zu Aposteln, der hl. Johannes auf der Insel Pathmos, die Flucht des hl. Paulus aus Damaskus, dann die Bekehrung des Schatzmeisters der Königin Kandake durch den hl. Philippus. Der Stil dieses Denkmals und der Vergleich mit anderen Werken unserer Malerei erlaubt die Herstellungszeit des Triptychon auf die achtziger Jahre des XV. Jhrhdts, und als seinen Entstehungs-ort den krakauer Künstlerkreis zu bestimmen. Insbesondere lassen sich die nächsten, mit dem Triptychon zu Mikuszowice verwandten

Kennzeichen in dem Triptychon der hl. Dreifaltigkeit in der krakauer Kathedrale bemerken, in dem ebendort sich befindenden Triptychon der Schmerzens-Muttergottes, dann in den Lebens- und Passionsbildern Christi in der Kirche der hl. Katharina zu Kraków. Im Verhältnisse zur auswärtigen Kunst zeigt das Triptychon zu Mikuszowice — abgesehen von gewissen, höchstwahrscheinlich mittelbaren niederländischen Einflüssen — sowohl in ikonographischer, als auch in formaler Hinsicht einen deutlichen Einfluß der schwäbischen und fränkischen Malerei. In die Kirche zu Mikuszowice gelangte es wahrscheinlich aus irgendwelcher krakauer Kirche.

Bei der Gelegenheit hat der Verfasser die aus dem zweiten Viertel des XV. Jhrhdts stammende hölzerne Statue der Madonna mit dem Kinde aus der Kirche zu Mikuszowice, als auch die barocke Polychromie dieser Kirche besprochen, deren Hauptthema Bilder aus der Legende der hl. Barbara bilden. Die Polychromie hat im J. 1723 der Maler Johann Mentil ausgeführt.

-
17. SZABŁOWSKI J.: **Średniowieczne zabytki w kościele parafjalnym w Raclawicach Olkuskich.** (*Mittelalterliche Denkmäler in der Pfarrkirche zu Raclawice Olkuskie*). Séance du 15 mars 1934.

In der aus dem J. 1511 stammenden Pfarrkirche (Mariä-Geburt-Kirche) zu Raclawice Olkuskie ist eine Reihe interessanter, aus der Epoche des späten Mittelalters stammender Denkmäler der Malerei und der Bildhauerkunst erhalten geblieben:

1) Ein Flügel des Triptychons (erwähnt durch M. Walicki in der Abhandlung: Studien zur Geschichte der Zunftmalerei des sandezer Kreises im XV. Jhrdt. Sprawozdania P. A. U. XXXVII, Nr. 2), beiderseits bemalt, stellt auf einer Seite die hl. Barbara und Dorothea dar, auf der anderen die Madonna aus dem Bilde der Verkündigung. Wie das darauf angebrachte Datum bezeugt, stammt dieses Bild aus dem J. 1473, womit dessen Stil völlig übereinstimmt. Es schließt sich der Reihe von Bildern an, welche dem neusandezer Künstlerkreise zugeordnet werden dürfen, insbesondere dem Triptychon aus Wołowiec (National-Museum

Warszawa), den Flügeln des Triptychon aus dem polnischen Westkarpathengebiet (National-Museum Kraków), welche die hl. Katharina und Barbara darstellen, dann den Flügeln des die Verkündigung darstellenden Triptychons aus Sromowce Niżne, endlich den Flügeln des Triptychons aus Kamiénica Bezirk Bielsko (Schlesisches Museum Katowice), dessen stilistische Merkmale ebenfalls deutlich auf den neusandezer Künstlerkreis hinzudeuten scheinen.

2) Aus einer späteren Zeit stammt eine Reihe von Bildern, welche ehemals Bestandteile des Triptychons waren. Sein mittleres Bild stellt die heilige Sippe dar, die Bilder auf den Innenseiten der Flügel — die Verkündigung, Heimsuchung und die Anbetung der hl. drei Könige, auf den äusseren — die hlgen Florian und Adalbertus, Nikolaus und Stanislaus, Bartholomäus und Paulus. Das letzte Viertel der Flügel, wahrscheinlich mit der Darstellung der Geburt Christi, ist nicht erhalten geblieben. Den Aufsatz bildete das Bild mit dem hl. Johannes dem Almosengeber. Das Triptychon zu Raclawice, welches gotische Elemente mit den schon neuen Renaissanceelementen vereint, stammt aus dem Anfang des XVI. Jhrhds (gegen 1511). Es war seinerzeit der Hauptaltar der Kirche zu Raclawice Olkuskie. Es schließt sich eng einer Reihe der Denkmäler unserer Zunftmalerei dieser Zeit an, insbesondere an die Bilder des krakauer Künstlerkreises. Ganz deutlich ist hier der Zusammenhang mit dem Triptychon zu Bodzentyn sichtbar, mit dem, die hlgen Andreas, Nikolaus und die hl. Katharina darstellenden Bilde aus Tymowa (National-Museum Kraków), dem Triptychon aus Korzenna (National-Museum Kraków), mit den Bildern der hl. Sippe aus Gosprzydowa (Diözesan-Museum Tarnów), aus Zarzecze (Schlesisches Museum Katowice) und zu Proszowice (dortige Pfarrkirche). Andererseits bemerken wir in dem Triptychon zu Raclawice einen deutlichen Einfluß des Altars des hl. Johannes des Almosengebers in der Kirche der hl. Katharina zu Kraków. Das mehrmalige Vorkommen in unserer Kunst der Darstellung dieses Heiligen (das Bild im Diözesan-Museum zu Kielce, in den Pfarrkirchen zu Czulice, Szydłowice, Lipnica Murowana und Raclawice Olkuskie) beweist, daß sein, zu uns aus Ungarn verpflanzter Kultus, zu jener Zeit in südwestlichem Polen verbreitet war.

3. Der Verfasser lenkte schließlich die Aufmerksamkeit auf ein, die Muttergottes mit dem Kindlein darstellendes, hölzernes Schnitzwerk, welches trotz noch deutlichen früheren Traditionen in die Zeitperiode um die Mitte des XV. Jhrhdts zu verlegen ist.

18. WEINTRAUB W.: **Ze studjów nad rękopisami Andrzeja Morsztyna.** (*Etudes sur les manuscrits d'André Morsztyn*). Séance du 24 février 1934.

André Morsztyn, le poète polonais le plus remarquable à l'époque du »baroque« (né vers 1613, mort en 1693), n'a publié de son vivant aucune de ses poésies. Ce n'est qu'après sa mort que parut le poème *Psyche*, ainsi que la traduction du *Cid* de Corneille. Quant à ses poésies lyriques, elles ne furent imprimées qu'au XIX-e siècle. Nous en connaissons de nombreuses copies manuscrites dont les textes ne s'accordent pas entre eux. A l'exception du ms. n° 599, conservé à la Bibliothèque Ossoliński à Lwów, dans lequel on trouve une série de poésies lyriques intitulées *Lutnia* («Le Luth») et disposées dans l'ordre que leur a donné Morsztyn, ces copies reproduisent un texte fortement altéré, parfois même défectueux, qu'il n'est possible de correctement reconstituer qu'en comparant plusieurs manuscrits.

L'auteur s'est livré à l'étude systématique des poésies lyriques de Morsztyn, en s'appuyant sur quatre manuscrits dont on n'avait pas tenu compte jusqu'à présent. Les manuscrits en question sont conservés dans les bibliothèques suivantes: Bibliothèque Czartoryski à Cracovie (n° 1888), Bibliothèque Baworowski à Lwów (n° II B. 18), Bibliothèque Nationale à Varsovie (n° Pol. F. XIV, 12), Bibliothèque Krasinski à Varsovie (n° 827).

L'auteur résume ensuite les résultats de ses recherches.

1) Il réussit à trouver 109 poésies lyriques inconnues de Morsztyn.

2) Dans le ms. conservé à la Bibliothèque Czartoryski, il découvrit une série de vers composés dans la jeunesse du poète, parfois très différents de leur forme définitive. La comparaison de ces variantes permet d'établir les étapes que parcourut la technique littéraire de Morsztyn.

3) L'auteur put corriger les très nombreuses erreurs et combler les lacunes qu'on trouve dans les éditions parues jusqu'ici (éditions de Komierowski, Seredyński, Chmielowski et Brückner).

4) Il a confirmé la supposition de Porębowicz (R. W. F., s. II, t. VI, p. 230), qui considérait comme non authentiques certaines poésies qu'on trouve dans les éditions de Seredyński et de Chmielowski.

19. ŻUROWSKI J.: **Uwagi stylistyczne nad posągiem t. z. Światowita ze Zbrucza.** (*Stilistische Betrachtungen über die Steinsäule des sog. Światowit aus dem Flusse Zbrucz*). Séance du 9 mars 1934.

Die Steinsäule des Światowit gehört zu jenen an Details reichen Denkmälern, an denen man noch immer etwas Neues entdeckt. Daher bleibt — trotzdem über die Bildsäule des Światowit bereits vielfach geschrieben wurde — noch eine Reihe von Erwägungen übrig, sowohl betreffs der formellen Seite dieses Denkmals, wie auch hinsichtlich seiner Bedeutung. Diese Betrachtungen sind sicher noch nicht zu Ende. Der Verfasser stellt vorläufig eine Gruppe seiner Untersuchungen dar, die sich auf die formelle Seite des Standbildes und die damit in Zusammenhang stehenden Analogien, richtiger gesagt, nur eine beziehen, die aber nicht minder reich und unerschöpflich an interessanten Details ist. Dieses Denkmal ist der silberne Kessel von Gundestrup, ein Werk der keltischen, beziehungsweise gallo-römischen Toreutik, das im Jahre 1891 in dem dänischen Torfmoor (S. Müller, Nordische Fortidsminder, Kopenhagen 1892, Tafel VI—XIV) gehoben wurde. Selbstverständlich mußten die Darstellungen, je nach dem Material, anders in Stein als in Metall behandelt werden. Diese Bemerkung gilt auch für alle weiter unten zu besprechenden Fälle. Der Verfasser stellt zunächst beide Denkmäler als Ganzes zusammen und bespricht dann der Reihe nach die einzelnen Etagen der Światowit-Steinsäule, indem er von der obersten ausgeht und sich nur bei den notwendigen Details aufhält.

Die vier Seiten der Steinsäule bezeichnet der Verfasser mit den Buchstaben A—D. Diese Seite der Säule, an der sich die Frauengestalt mit dem Trinkhorn befindet, wird der Verfasser mit dem Buchstaben A bezeichnen, jene mit dem Schwert und

dem kleinen Pferde mit B, die gegenüberliegende Seite mit C; die vierte Seite mit D.

Seine Untersuchungen faßt der Verfasser in folgende Punkte zusammen:

1) Światowit ist eine Steinsäule, die in einem vier Gestalten, zwei männliche (die B, D-Seite) und zwei weibliche (A, C) sowie eine Reihe anderer Darstellungen umfaßt. In den Kessel von G. hat man auch, außer verschiedenen Darstellungen, vier männliche und ebensoviele weibliche Brustbilder gearbeitet (Nord. Fort. Tafel XI, XII, XIII, XIV 1), die — nach S. Müller — Gottheiten darstellen; davon zeugen unter anderem ihre Dimensionen, die weit größer sind als die der anderen Figuren. Auch sind die Gestalten in der oberen Etage des Światowit in den größten Dimensionen gehalten. Beide Denkmäler bilden daher eine — sozusagen — vielgestaltige Einheit. Von den mannigfachen Beispielen einer solchen Vereinigung von Figuren auf dem Gebiete der Kunstdenkmäler des prä- und frühhistorischen, ja sogar des klassischen Europa, kann man das in Kreis Święcie gefundene Tongefäß aus Topolno (Przeгляд archeol. Poznań 1921, I. Bd. Tafel XIII) sowie das Gefäß aus Mons in Belgien (Nord. Fort. Seite 52) anführen. Auf der Światowit-Steinsäule sind ganze menschliche Gestalten abgebildet. An den erwähnten Gefäßen dagegen, am Kessel von G., wie auch an anderen Denkmälern, begegnen wir, auf ein und demselben Gegenstande dargestellt, entweder kleineren oder größeren Brustbildern beiderlei Geschlechtes oder bloß ihren Köpfen, bezw. Gesichtern. Das ändert aber nichts an der Sache.

2) Am Kessel von G. heben manche Götterbilder die Hände in die Höhe. Manche von ihnen halten nun in diesen irgend einen Gegenstand, die anderen sind ohne jedes Attribut wiedergegeben (XII 1, XIII 2); einige halten die Arme verschränkt (XIV 1), die der anderen ruhen mit fast ausgebreitetem Handteller auf der Brust (VIII, XIII 2). Eine dieser dritten Anordnung von Händen und Handtellern sich nähernde Haltung treffen wir bei den männlichen Figuren in der obersten Etage des Światowit an; nur sind die Handteller ganz flach ausgestreckt.

3) An der Światowit-Steinsäule hält die Frauengestalt an der Frontseite (A) ein Trinkhorn in ihrer Hand. Der geballte Handteller ist unnatürlich nach vorn gewendet, um die gepreßten

Finger zu zeigen und auf diese Weise nachdrücklich das Halten des Gegenstandes darzustellen. Einer ähnlichen formellen Nativität in der Wiedergabe des Momentes des Haltens begegnen wir z. B. bei den Trompetern am Kessel von G. (VI). Auch diese umklammern das Blasinstrument mit ihren linken Händen, so daß deren Handteller samt den Fingern unnatürlich nach vorne gewendet sind. Die Finger sind zusammengepreßt abgebildet, als ob dadurch das Halten angedeutet werden sollte. Außer diesem einen Falle sind die Wendungen der bald geballten leeren, bald nicht leeren Hände, ein an dem Kessel von G. sehr oft vorkommendes Motiv, im großen und ganzen korrekt dargestellt.

4) Die zweite Frauengestalt (D) in der obersten Etage des Światowit hält in ihrer Rechten ein bisher noch nicht aufgeklärtes, rundes Attribut. Was für ein Gegenstand kann es wohl sein? Man hat es als eine kleine Schüssel oder eine Schale angesehen, deren Öffnung en face, von oben gesehen wird. Aber ein Gefäß ist bereits vorhanden, es ist jenes Trinkhorn. Es dürfte daher überflüssig gewesen sein, noch ein anderes Gefäß, dazu noch en face, abzubilden, dessen perspektivisch gekürzte Darstellung für einen Künstler-Anfänger mit gewisser Schwierigkeit verbunden gewesen wäre. Ist es nicht vielleicht ein Armband oder Halsband, bezw. irgend ein ringähnlicher Schmuck, den man für das Attribut einer Frauengestalt halten könnte? Denn ringförmigen Schmuckgegenständen begegnen wir an den Figuren der Steinbaben (Steinmütterchen). Die kleinen Dimensionen des von der Frauengestalt mit den Fingern gehaltenen Gegenstandes sollen uns nicht von der Annahme abschrecken, daß es ein Halsband oder Armband sei! Sollte das Attribut nicht ein ringartiger Schmuck, sondern z. B. eine Schüssel sein, so müßte man deren Boden erst vermuten, denn dieser ist nicht abgebildet, welche Darstellungsweise bei unserem Künstler kaum anzunehmen wäre. Der dargestellte Gegenstand entspricht dagegen bezüglich der Form und der Art und Weise der Skulpturarbeit durchaus einem ringartigen Schmuck. Außerdem ist jener Gegenstand am Relief nicht überall gleich stark abgebildet. Der mit den Fingern gehaltene Teil ist nämlich verhältnismäßig stärker als die andere Hälfte. An einer Stelle jener dünneren Hälfte läßt sich, nach unten zu, gleichsam ein kaum merkliches Intervall in der Skulptur verspüren, eben dort gerade, wo man es z. B. bei einem

Halsband vermuten würde! An beiden Enden jenes Abstandes sind vielleicht sogar ebensolche schwache Verdickungen vorhanden, wie sie der Schmuck der erwähnten Art besitzen könnte. Die am Kessel von G. mit untergeschlagenen Beinen mitten unter den Tieren (IX) sitzende Figur umklammert mit einer Hand den Hals einer Schlange, in der anderen dagegen hält sie ein Halsband. Die Dimensionen des Halsbandes sind klein, dem Objekt ähnlich, das jene sitzende Figur um den Hals trägt, sie sind jedoch beträchtlich kleiner als die Dimensionen dieser Halsbänder, die wir um den Hals der männlichen und weiblichen »Gottheiten« sehen. In unserem Fall hat sich an der Steinsäule des Światowit vielleicht um eine stärkere Hervorhebung dessen gehandelt, daß ein im Vergleich zu der ganzen Figur weder zu kleiner noch zu großer Gegenstand dargestellt werden sollte. Dieselben Finger an der rechten Hand, der Daumen und der Zeigefinger, wie auch die Art und Weise, wie jener rätselhafte Gegenstand gehalten wird, erinnern vollkommen an die Manier, mit der der Vogel von der Frauengestalt am Kessel von G. gehalten wird (XIII. 1).

5) Die Verbindung der Oberarme mit den Schultern wurde am Kessel von G. vielfach und auf verschiedene Weise dargestellt. Dieses Motiv ist jedoch an der weiblichen Büste, dargestellt op. cit. Tafel XIII. 1., am schlechtesten ausgefallen. In ähnlicher Weise wie dort, wachsen am Światowit die Hände der weiblichen Gestalt, die den Ringschmuck(?) in der Hand hält, unmittelbar und gleichsam nicht organisch aus den Schultern heraus. Dieses Motiv ist hier an der Steinsäule des Światowit von allen Seiten am vorteilhaftesten sichtbar, da die Skulptur am besten erhalten ist. Doch auch in den anderen drei Fällen ist es nicht besser. Ebensolche Hände, das Verhältnis ihrer Teile, und zwar der Oberarme zu den Unterarmen, wie auch ähnliche Stärke bemerken wir in manchen Fällen sowohl am Kessel von G. (XIII 1, XII 2), als auch an der Figur in der obersten Etage der Światowit-Bildsäule.

6) Ähnlich wie am Światowit, gibt es auch am Kessel von G. Figürchen von verschiedenen Dimensionen: es sind große und kleine Gestalten abgebildet. Zu den kleinen Gestalten auf der Steinsäule des Światowit gehören vier kleine Figuren (2 ♂ Seite B, D 2 ♀ A, C) in der mittleren Etage, wie auch eine winzige

an der Seite der Frau mit dem Trinkhorn (A). Mag sein, daß jene kleinen Gestalten an der Światowit-Bildsäule, vorzüglich jene einzige, ganz kleine, dieselbe Rolle spielen, wie die »bedienenden« Figürchen am Kessel von G., die neben der Büste der Göttin (XIII 1) und an einigen anderen Stellen auftreten (XI, XII 1, XIII 2, XIV 1).

7) Die Brüste aller vier Frauengestalten in den beiden Etagen der Światowit-Bildsäule und am Kessel (XIII, XIV 1) sind ähnlich behandelt. Sie sind nicht so groß und üppig wie die der Steinbaben (der Steinmütterchen) oder wie jene der paläolithischen Frauenfigur von Laussel, sondern winzig klein, miniaturhaft; vielleicht, um nur anzudeuten, daß es sich um eine Darstellung der Weiblichkeit handelt. Übrigens reichte für die Darstellung größerer Brüste in den beiden Fällen der Platz nicht aus. Deshalb sind auch die Brüste der am Kessel von G. dargestellten Frauen, vornehmlich in einem Fall (XIV 1), viel zu hoch angeordnet.

8) Die männlichen Gesichter in der untersten Etage der Światowit-Statue sind, ähnlich wie am Kessel von G., durch Schnurrbärte charakterisiert, es fehlen ihnen aber die Kinnbärte, welche die Figuren am Kessel von G. aufweisen. Das Gesicht der an der Frontseite der Światowit-Bildsäule knienden Gestalt (A) ist breiter und überhaupt größer als die beiden Seitengesichter.

9) Jene drei männlichen Figuren, die an der Światowit-Steinsäule knien, heben die Hände empor. Die breite Behandlung der Arme erinnert wieder an die ebenso breiten Arme der männlichen Gestalten am Kessel von G. (XI, XII). Die Daumen der an der Światowit-Säule knienden Figuren sind stets nach innen gewendet. Sollten diese Figuren — wie man annahm — gleich Karyatiden — die Światowit-Säule tragen, so müßten die Finger nicht sichtbar sein, sondern nur die Ansätze der Handteller, so wie es noch ein wenig an der C-Seite der Bildsäule zu sehen ist. Den weiteren Teil der tragenden Hände müßte dagegen der vorhandene Querstreifen verdecken, der die untere Etage von der mittleren trennt. Es entsteht nun die Frage, ob der Künstler die knienden Gestalten im Augenblick des Tragens der oberen Etagen der Säule abbilden wollte, oder ob ihm diese Absicht fern lag; oder ob er das, was er denkt, wenn auch ungeschickt, wiedergibt, oder ob wir es hier mit einem Motiv anderer Art zu tun

haben? Die Art und Weise, wie hier das eventuelle Tragen abgebildet wurde, könnte man mit der formellen Naivität des Künstlers erklären, wie sie z. B. beim Tragen des Trinkhorns vorkommt (Punkt 3). Für die Unbeholfenheit der Darstellung würden die in der Skulptur ganz deutlich hervortretenden horizontalen Einschnitte sprechen, die in Wirklichkeit an der Innenseite der Hand, unterhalb des Handtellers, nicht bestehen, wenn diese nach rückwärts gebeugt wird, die dann aber von der Außenseite her entstehen. Möglicherweise sind aber die Hände nicht deshalb emporgehoben, um zu tragen, sondern zu einem anderen Zwecke, z. B. zum Zeichnen des Flehens (Reyman) oder der Adoration. Würde man dann vermuten, daß die Handteller der knienden Figuren ausgestreckt sind, so müßte man in dem Falle annehmen, daß die Finger in perspektivischer Kürze abgebildet sind, da sie nur je ein Glied (die 1. Phalanx) besitzen). Will man dagegen nach der Länge der Handteller urteilen, die bei den Figuren der beiden oberen Etagen der Światowit-Säule unzweifelhaft ausgestreckt sind, so kommt man zur Ansicht, daß dem Künstler die Länge der Finger und deren Verhältnis gegen einander sowie gegen den Handteller vertraut ist, und er seine Aufmerksamkeit auf dieselbe lenkt, indem er sie ziemlich getreu abbildet. Sollte man daher nicht annehmen, daß die Handteller jener drei knienden Figuren an der Światowit-Säule en face, mit eingezogenen Fingern dargestellt sind, umsomehr, als die Skulptur an dieser Stelle, hauptsächlich an der Frontseite, ein wenig stärker zu sein scheint. Der Verfasser schließt daher die Möglichkeit nicht aus, daß die männlichen Figuren unten an der Światowit-Säule mit geballten Handtellern, mit nach vorn gebogenen Fingern dargestellt sind, daß sie die Fäuste en face zeigen. Wir hätten demnach noch eine weitere Ähnlichkeit mit dem Kessel von G. An diesem Gefäß sind die Männerbüsten mit emporgehobenen Händen abgebildet. Ohne Rücksicht darauf, ob die Hände irgend einen Gegenstand oder gar keinen tragen, sind ihre Daumen stets seitwärts gegen den Kopf gewendet, manchmal auch ganz deutlich seitwärts nach innen gebogen (X, XIII 2), wenn auch nicht so sehr, wie bei unseren Figuren. Sollte man nicht die bei den knienden Figuren der Światowit-Säule emporgehobenen Hände analog dahin deuten, daß sie auch die Finger zu Fäusten ballen, daß sie daher en face sichtbar sind und die Säule nicht tragen?

10) Der Winkel zwischen den Schultern und den in die Höhe gehobenen Armen bei den knienden Figuren der Światowit-Säule erinnert an manche Büsten der Götterfiguren am Kessel von G. (XI, XII, X, XIII 2). Dieses Motiv ist jedoch am Kessel von G. nicht immer auf gleiche Weise dargestellt. Denn einmal sind jene Winkel mehr abgerundet, nicht so gerade und scharfkantig, wie an der Światowit-Säule; das andere Mal nähern sie sich unseren Fällen mehr. Das Vorhandensein der mehr stumpfen Winkel an der Steinsäule des Światowit erklärt sich dadurch, daß sie in einem anderen Material gearbeitet sind; denn diese in Metall auszuführen, war leichter als in Stein. Die Skulptur der Światowit-Säule verrät — wie man es öfters betont hat — die Hand eines Schnitzers.

11) Am Kessel von G. wurden die Götter — wahrscheinlich wegen Platzmangel — hauptsächlich nur bis an die Brust abgebildet. Es handelte sich nämlich dem Künstler darum, die Figuren im Verhältnis zu den anderen Gestalten übergroß darzustellen. Wie sich dagegen der Künstler das Aussehen der Gottheiten oder wenigstens mancher von den Figuren (XIII 2, an den Seiten) von der Brust abwärts vorstellte, das wissen wir nicht. Vielleicht sah er sie in seinen Gedanken, ähnlich wie an der Światowit-Säule, stehend oder kniend, möglicherweise auch sitzend? Der Künstler umging die an der Światowit-Säule vom Platzmangel in der unteren Etage herrührenden Schwierigkeiten dadurch, daß er die drei Menschenfiguren geschickt mit nur einem Paar Füße kniend abbildete; die Frontfigur en face, die Seitenfiguren im Profil. Ist daher das vierte Feld unten an der Statue nicht vielleicht deshalb, aus Kompositionsgründen glatt und nicht mit einem Basrelief bedeckt? Hätte der Künstler dort eine den drei anderen Gestalten ähnliche menschliche Figur angebracht, und nur eine solche hätte eine Berechtigung, wo hätte er denn deren Füße gesteckt? Man nimmt an, daß jenes vierte Feld deshalb leer ist, weil dort eine Skulptur überflüssig war; denn die Statue sollte an dieser Stelle an etwas angelehnt sein. Der Verfasser meint aber, daß dieses Feld zu klein ist, um eine hohe Bildsäule ungefährdet tragen zu können. Er ist daher der Meinung, daß auch diese praktische Rücksicht seine Hypothese festigt, man habe jenes vierte Feld unten an der Bildsäule wegen der oben erwähnten Kompositionsschwierigkeiten leer gelassen. Nicht

desto weniger ist der Verfasser der Ansicht, daß jene glatte Seite die vierte der Bildsäule gewesen war, d. h. die der Frontseite gegenüberliegende. Doch war die Statue auch von dieser Seite zum Anschauen bestimmt, denn davon zeugen die in den oberen Etagen vorhandenen Skulpturen.

Die Figuren an den Seitenwänden (B—C) der Światowit-Säule knien nicht in vollen Profilen, sie bestehen erst von den Hüften abwärts. Jene Seitenfiguren erinnern oberhalb der Hüften, und die Frontfigur von den Knien aufwärts, alle mit erhobenen Händen, an die Götterbüsten am Kessel von G., als ob sie deren Verlängerung nach unten wären.

12) Die Breite und Steifheit der Arme, die Form mancher Köpfe und der Gesichtsovale, die Form der Nasen, die an die nach unten hin sich erweiternden Trapeze erinnern, wie auch die schmale Mundöffnung bei den verschiedenen Figuren auf den beiden Denkmälern sind manchmal einander ähnlich.

13) Es dürfte nicht gleichgültig sein, daß neben einer der männlichen Figuren am Kessel von G. sich ein Roß(!), auch im Profil dargestellt, befindet, doch im übrigen anders als jenes an der Światowit-Säule abgebildet. Die Pferde dagegen, die op. cit. Tafel VI dargestellt sind, haben nur die Schweife den unsrigen ähnlich: sie sind (dem vorhandenen Raum entsprechend) lang, dick, steif und gleichmäßig, als wären sie gleichsam fest geflochten. Ähnlich sieht auch die Troddel an der Mütze aus, welche die ein Opfer(?) darbringende Menschenfigur auf derselben Skulptur trägt, sowie der Schweif des diese begleitenden Hundes.

14) Das kleine Pferd an der Światowit-Steinsäule steht nicht still, der Künstler trachtet vielmehr ausdrücklich und zielbewußt, solche Mittel anzuwenden, welche dem Roß Kennzeichen der Bewegung verleihen könnten. Davon zeugen die in den Sprunggelenken gebogenen und ein wenig aufwärts gehobenen Vorderbeine; besonders herausgearbeitet sind an diesen Beinen die Oberschenkel und die Hinterfesseln samt den Fesseln. Kennzeichnend ist es, daß die Hinterbeine ganz entgegengesetzt aufgestellt sind. Sie sind steif und schräg gemeißelt, gegen die Mitte zu gestemmt; die Unterschenkel, die Sprunggelenke, die Hinterfesseln und die Fesseln vereinigen sich unmittelbar und bilden eine gerade Linie. Nur die Hufe heben sich besonders ab, übrigens ähnlich wie an den Vorderbeinen. Infolge der so dargestellten Hinterbeine neigt

sich der ganze Körper des Tieres nach hinten zu; der Künstler versucht, soweit es ihm sein Können erlaubt, das Bäumen des Pferdes nachzuahmen! Dieser Bewegung entsprechend, sind eben die Ohren nach vorne gewendet: das Pferd spitzt die Ohren. Das leise Bäumen des Pferdes bedeutet bei ihm Phantasie und Freude, das Ohrenspitzen das Erwachen des Interesses für die Umwelt. Es liegt die Vermutung nahe, daß jene Bewegung des Pferdes, sein Bäumen und Ohrenspitzen mit der Absicht und dem Beginnen der über dem Tiere befindlichen Figur in Verbindung steht, die eben nur an dieser Seite der Bildsäule keine Beine besitzt! Der Verfasser vermutet, unabhängig von der von Reyman bereits geäußerten Ansicht, daß das Fehlen der Füße vielleicht das bedeuten kann, daß die Figur entweder auf dem Pferde sitzt oder die Absicht hat, es bald zu tun. Vielleicht ließ sich der Künstler aber in diesem Falle nur von ästhetischen Rücksichten leiten, welche die Anbringung von sechs steifen Beinen in unmittelbarer Nähe nicht recht zuließen: zwei menschliche Beine unter vier des Tieres! Jedenfalls harmonisiert die schräge Linie des Halses und des Rückens des Pferdes, die durch die Neigung des Tierkörpers hervorgerufen wurde, mit derselben Richtung des Säbels, der dicht darüber am Riemen herabhängt.

15) Nicht getreu sind die Pferdehufe an der Światowit-Steinsäule modelliert, da sie beidseitig gleich konvex, halbrund behandelt sind. Der Verfasser kann eine Analogie zu dieser Darstellungsweise von Pferdehufen nicht anführen, die oft korrekt, ja sogar mit Rassedetails abgebildet werden. In der Silhouette erinnern sie den Verfasser nur an die Pfoten des Panthers(!) von Kelermes. Vielleicht soll diese unnötige Verdickung der Pferdehufe hinten die stilisierte Behaarung der Fessel andeuten, ein Rassedetail, das mehrfach vorkommt (z. B. S. Müller, Nord. Alt. II, S. 207). In unserem Fall wäre dieses Detail doch zu tief angebracht, denn die den Hufen entgegenliegenden Wölbungen befinden sich unterhalb der in der Skulptur angedeuteten Fesselverjüngung, die Behaarung der Fessel sehen wir dagegen in Wirklichkeit etwas höher. Eine genaue Beobachtung ist erschwert, da die Skulptur an dieser Stelle verwittert und undeutlich ist.

16) Die Skulpturen an der Steinsäule des Światowit sind das Werk ein und derselben Hand. In ihnen wiederholen sich dieselben stilistischen Kennzeichen, dieselbe Manier und Technik.

Es kehren auch dieselben Formfehler wieder, die am auffallendsten in der Anordnung der Hände und ihrer Biegung sind (in den beiden oberen Etagen) und die sich in der mittleren Etage, auf Kosten der formellen Wahrheit, vielleicht nach dem Konventionellen richten (Daumen abwärts). Die Handrücken dieser Figuren sind mit Bestimmtheit auswärts gewendet, da der Künstler es nicht versäumte, die Fingernägel anzudeuten. Genau sichtbar sind sie heute nur noch an allen Fingern der linken Hand und am Daumen der Rechten an der C-Seite, sowie an den Daumen der beiden Hände an der D-Seite der Statue. Die Fingernägel sind am Kessel von G. fast an allen großen Brustbildern angedeutet.

17) Auf den Köpfen der nämlichen beiden Gestalten an der Säule des Światowit (Seite C, D) ist noch eine ganz kleine, quer gemeißelte Rille zu sehen, die vor allem an der C-Seite recht gut erhalten ist, als ob man auf diese Weise die Mützen auf den Köpfen hervorheben wollte; ein Detail, das bisher unbeachtet geblieben, ehemals wahrscheinlich bei allen Figuren der mittleren Partie vorhanden war.

18) Die Gesichter sämtlicher Figuren in allen Etagen an der A-Seite sind größer als die Gesichter der Figuren an den drei anderen Seiten der Statue; das betrifft auch die Gestalten in der obersten Etage. Das dürfte eben darauf hinweisen, daß diese Seite der Steinsäule die Frontseite, die Hauptseite ist.

19) Nicht allen oben angeführten gemeinsamen Kennzeichen der Bildsäule des Światowit und des Kessels von G. kommt dieselbe Bedeutung zu. Will man die beiden Denkmäler miteinander vergleichen, so dürfte das Wort Analogie sicher viel zu stark sein. Es handelt sich hier vielmehr um eine Reihe einander mehr oder wenig ähnlicher formeller Züge, um eine Reihe beinahe ähnlich behandelter Details. Es gibt aber auch gewaltige Unterschiede. Es wäre daher unvorsichtig zu behaupten, daß jene beiden geographisch so weit entlegenen Denkmäler in einem gewissen unmittelbaren Zusammenhang entstanden seien. Vielleicht rührt die ähnliche Behandlung mancher Details, deren mehrere bereits erwähnt wurden, doch von irgend einer oder mehreren gemeinsamen Quellen her, aus denen die beiden Denkmäler schöpften. An solchen Denkmälern gab es dazumal keinen Mangel. In dem Europa am Anfange unserer Ära dürften deren mehrere,

von verschiedenen Seiten stammend, zirkulieren, die Berührung mit dem Orient dagegen war dazumal noch reger als jemals vorher.

20) Die Entstehung der Steinsäule des Światowit pflegt man in die letzten Jahrhunderte des ersten Jahrtausends nach Chr. zu versetzen. Die Ansichten über die Chronologie des Kessels von G. gehen auch weit auseinander. Manche vermuten, indem sie sich auf die keltischen Motive stützen, daß der Kessel aus dem Ende der La-Tène-Periode stammt. S. Müller verlegt ihn in das römische Zeitalter, in die ersten Jahrhunderte nach Christo. Unlängst bemerkte man (Fettich), daß man den Kessel von G. sogar mit manchen Gefäßen (Szilágysomlyó, Petrossa) aus dem Zeitalter der Völkerwanderung zusammenstellen könnte. Die beiden Denkmäler würden dann, was die Zeit ihrer Entstehung anbelangt, einander näher rücken.

Jedenfalls liefern jene Kennzeichen, die — der Ansicht des Verfassers nach — die Steinsäule des Światowit und den Kessel von G., wenn auch nur mittelbar, miteinander in Verbindung setzen, und sie, abgesehen von den anderen Beweismitteln, wie Sinter, Polychromie u. s. w., in den Kreis der damals zirkulierenden Motive und der damaligen Ausdrucksweise stellen, einen Beweis für die Echtheit der Steinsäule aus dem Flusse Zbrucz. Jene Kennzeichen konnten unserem Denkmale nur von den Händen eines Künstlers verliehen werden, welcher in der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends nach Christo lebte und wirkte und dem die damaligen Kunstwerke Europas sowie des nahen Orients nicht fremd waren.

BIBLIOGRAPHIE POUR JANVIER—MARS 1934.

Archiwum Filomatów. Część II/3. Kraków 1934, 8°, str. 577. (*Archives des Philomathes. Partie II/3. Cracovie 1934, 8°, 577 p.*).

Treść: Materjały do historii Towarzystwa Filomatów, wydała St. Pietraszkiewiczówna, tom III. (*Contenu: Matériaux pour servir à l'étude de l'histoire de la Société des Philomathes, publiés par Mlle St. Pietraszkiewicz. Tome III.*).

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 1—6 I—II 1933, Janvier—Juin 1933. Cracovie 1934, 8°, 1—147 p. + 1 p. surnum.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour janvier—juin 1933, p. 1. Bibliographie pour janvier—juin 1933, p. 145. — Résumés: Z. Ameisnowa (Mme): De quelques précieux manuscrits français à enluminures, provenant de la Bibliothèque de Wilanów, actuellement à la Bibliothèque Nationale de Varsovie, p. 5. — H. Barycz: Etudes sur la plus ancienne polémique contre les jésuites qu'on connaisse en Pologne. I-ère partie. Les origines et l'auteur du »Equitis Poloni in Jesuitas, actio prima«, p. 10 — Z. Bastgenówna: Brzozowski and Newman, p. 11. — H. Batowski: La bibliothèque slave de Mickiewicz, p. 15. — A. Birkenmajer: Découverte de fragments manuscrits de David de Dinant, p. 18. — Z. Bocheński: Les tableaux de Jean-Baptiste Pittoni (1687—1767) à l'église de Notre Dame à Cracovie, p. 18. — H. Breit: Über die suffiksale Alternation -'ev||'ov in der altpolnischen Sprache, p. 19. — Br. Dembiński: Stanislas-Auguste, élu membre de l'Académie Royale des Sciences de Prusse, p. 24. — St. Estreicher: Über die Quellen des ältesten Culmischen Rechtes in Polen, p. 27. — T. Grabowski: Versuch einer Synthese der neuen Literaturwissenschaft, p. 28. — M. Heitzman: Etudes sur l'Académie Platonicienne de Florence. II-e partie. Les rapports avec la scolastique et la Réforme, p. 35. — St. Herbst: Entre le Boug et la Vistule, 19 mai—15 juin 1794, p. 39. — J. Hirschberg: Der Sündenfall in der altarabischen Poesie, p. 44. — R. Jamka: Das Brandgräberfeld in Kopki (Bez. Nisko) aus dem Zeitabschnitte der römischen Einflüsse im westlichen Klempolen,

p. 45. — M. Janik: Les courants panslavistes à l'époque de la Grande Emigration, p. 49. — J. Janów: L'histoire de Barlaam et Josaphat d'après la traduction de Sébastien Piskorski (XVII-e siècle), p. 55. — Z. Klemensiewicz: Die Äusserungsteile: 1. Komponenten. 2. Konjunktionen. 3. Interjektionelle Worte, p. 59. — Z. Klemensiewicz: Die Verbindungen der Äusserungsteile und zwar: 1. Reihen, 2. Gefüge, 3. Reihengefüge, p. 63. — A. Krokiewicz: De Stoicorum quae dicitur inductione, p. 66. — J. Krzyżanowski: La fable du »Boiteux et de l'aveugle« dans la littérature polonaise, p. 70. — J. Krzyżanowski: La Renaissance et le Moyen Age dans la poésie polonaise du XVI-e siècle, p. 74. — A. Lauterbach: Stanislas Kostka Potocki comme architecte, p. 78. — T. Mańkowski: La cathédrale arménienne du moyen âge à Lwów, p. 80. — T. Mańkowski: Les ceintures orientales et les ceintures polonaises, p. 85. — St. Schayer: Studien zur indischen Logik, p. 90. — Wł. Semkowicz: Über die Predigten genannt vom Heiligen Kreuz, p. 97. — St. Skimina: Comment étudier les clausules dans la prose métrique grecque? p. 98. — J. Starzyński: Wilanów à l'époque de Jean III, p. 101. — W. Steinberg: La propriété et le droit de voisinage d'après la théorie des impératifs, p. 107. — L. Sternbach: La parémiographie polonaise du XVIII-e siècle, p. 111. — J. Szablowski: Contributions à l'iconographie de la mort dans la peinture polonaise du XVII-e siècle, p. 117. — A. Śmieszek: Contributions à l'étude des origines de l'alphabet sémitique, p. 118. — W. Tatarkiewicz: L'attitude esthétique, poétique et littéraire, p. 123. — A. Vetulani: Les origines des officialités épiscopales en Pologne, p. 130. — W. Weintraub: Les traductions de poésies de Pétrarque et de Du Bartas par Naborowski, p. 134. — Z. Wojciechowski: Les origines de la noblesse en Pologne, p. 137. — A. Wrzosek: Sur les crânes dolichocéphales et mésocéphales polonais de la période protohistorique, p. 138. — A. Wrzosek: Le cimetière dans l'île d'Ostrów du lac de Lednica ainsi que son importance pour l'anthropologie à la lumière des fouilles exécutées en 1932, p. 139. — S. Zakrzewski: Le cimetière protohistorique et médiéval dans l'île d'Ostrów du lac de Lednica, p. 141.

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 7—10, I—II, juillet—décembre 1933. Cracovie 1934, 8°, p. 149—199.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1933, p. 149. — Bibliographie pour juillet—décembre 1933, p. 197. — Résumés: M. Brahmér: La liberazione di Vienna (1683) nella poesia italiana, p. 151. — Wł. Dziegiel: Verlust der Fürstentümer Oppeln und Ratibor durch Luise Maria im Jahre 1666, p. 152. — M. Jarosławiecka-Gąsiorowska (Mme): Les gravures sur bois représentant des portraits dans l'ouvrage de B. Paprocki, intitulé: Zrđcadlo Slawneho Margrabstwii Morawskeho... Olomutii... 1593, p. 155. — M. Małecki: Les systèmes vocaliques des langues balcaniques, 156. — S. Mikucki: Die Urkundenkritik in der Praxis der Kanzlei

des Herrschers und polnischer Gerichte im Mittelalter, p. 160. — A. Obrębska (Mme): Etude des adverbes slaves: I. Le polonais »dopiero« et les formations apparentées, p. 167. — St. Pigoń: »Herr Thaddäus«, Geschichte seines Ruhms, p. 172. — Saadet Ishaki Šakir (Mme): La légende tatar du héros Čora batyr, notée en Dobroudja, p. 177. — T. Sinko: De causae Rhesi novissima defensione, p. 179. — Chr. Sinko (Mlle): Le portail et la porte de l'ancien Hôtel de ville de Cracovie, p. 184. — R. Stopa: Die Schnalze, ihre Natur, Entwicklung u. Ursprung, p. 185. — H. Willman-Grabowska (Mme): De quelques traits du génitif pāli, p. 189. — J. Zabłocki und J. Żurowski: Weizenfund in der kleinpolnischen Kultur, p. 193.

Monumenta Poloniae Vaticana. Tomus V. Series Nuntiaturae Polonae. Kraków (Cracovie) 1934, 4^o, LXIII + 748 p.

Treść (*Contenu*): Alberti Bolognetti Nuntii Apostolici in Polonia Epistolae et Acta 1581—1585 a Ludovico Boratyński p. m. collecta. Pars I 1581—1582. Edward Kuntze et Czesław Nanke edidero.

Moszyński K.: Atlas kultury ludowej w Polsce. Zeszyt I, opracowany wspólnie z J. Klimaszewską. Kraków 1934, 8^o, str. 4 + 8 tabl. + 1 kalka. (*Atlas de la culture populaire en Pologne. Fascicule I, préparé en commun avec Mme J. Klimaszewska. Cracovie 1934, 8^o, 4 p. + 8 planches + 1 calque*).

Piekarski Kazimierz. Bibliografja dzieł Jana Kochanowskiego. Wiek XVI i XVII. Wydanie II rozszerzone. Kraków 1934, 8^o, str. XLII + 82 + XVIII tabl. (*Bibliographie des oeuvres de Jean Kochanowski. XVI-e et XVII-e siècles. II-e édition augmentée. Cracovie 1934, 8^o, p. XLII + 82 + XVIII planches*).

Pieśni ludowe z polskiego Śląska. Z rękopisów zebranych przez ks. Emila Szramka oraz zbiorów dawniejszych A. Cinciały i J. Rogera wydał Jan St. Bystron. Zeszyt II. Pieśni o zalotach i miłości. Kraków 1934, 8^o, str. 101—539 + 2 nlb. (*Chansons populaires de la Silésie polonaise, publiées par Jean St. Bystron, d'après les manuscrits réunis par l'abbé Emile Szramek et d'après les recueils plus anciens d'A. Cinciata et de J. Roger. Fascicule II. Chansons amoureuses et galantes. Cracovie 1934, 8^o, p. 101—539 + 2 p. surnuméraires*).

Ptaśnik Jan: Miasta i mieszczaństwo w dawnej Polsce. Z zasiłkiem Związku Miast Polskich. Kraków 1934, 8^o, str. 511.

(Les villes et la bourgeoisie dans l'ancienne Pologne. Ouvrage publié grâce à une subvention accordée par l'Union des Villes Polonaises. Cracovie 1934, 8°, 511 p.).

Rocznik Polskiej Akademji Umiejętności. Rok 1932/3. Kraków 1934, 8°, str. LXVII + 171. (*Annuaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Année 1932/3. Cracovie 1934, 8°, p. LXVII + 171).*)

Table des matières.

	Page
N° 1—3.	
Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1934	1
Bibliographie pour janvier—mars 1934	84
Résumés.	
1. Bochnak A. : Zwei Silbergefäße mit den Wappen der Familie Wasa in der Kollegiatkirche zu Łowicz	4
2. Bochnak A. : Das Tabernakel in der ehemals cistercienser Kirche in Jędrzejów	5
3. Dobrowolski T. : Les peintures gothiques polychromes de l'église de Jesiona et le problème de la peinture murale en Silésie	6
4. Fijałek J. (Abbé): Le sort réservé à l'Union de Florence dans le Grand-Duché de Lithuanie sous le règne de Casimir Jagellon	12
5. Gross F. : Studies on nomadism and its influence on society, organisation and law	18
6. Kostrzewski J. : Grabhügel der Aunjetitzer Kultur in Łęki Małe, Bezirk Kościan	23
7. Kot St. : La caractéristique comparée de la Pologne et des Polonais dans les rythmes du Moyen-Age	28
8. Krzyżanowski J. : Les bylines russes	30
9. Kuraszkiewicz Wł. : Les chartes de Halitsch (Halicz) et de Volhynie du XIV—XV-e s. — Etude linguistique	34
10. Mańkowski T. : Les marbres de Dębnik sous le règne de Stanislas Auguste	43
11. Mańkowski T. : Le vase métallique perse de la cathédrale arménienne de Lwów	45
12. Przeworski St. : Die ethnischen Probleme von Luristan im VIII. Jhd. v. Chr.	46
13. Rutkowski J. : L'organisation sociale de l'industrie dans la grande propriété foncière au XVI-e, XVII-e et XVIII-e siècles en Pologne	50
14. Schayer St. : Pre-Aryan Elements in Indian Buddhism	55
15. Siemiński J. : Les archives de la Couronne avant Kromer	65
16. Szablowski J. : Spätgotisches Triptychon in der Pfarrkirche zu Mikuszowice bei Biała	69
17. Szablowski J. : Mittelalterliche Denkmäler in der Pfarrkirche zu Raclawice Olkuskie	70
18. Weintraub W. : Etudes sur les manuscrits d'André Morsztyn	72
19. Żurowski J. : Stilistische Betrachtungen über die Steinsäule des sog. Światowit aus dem Flusse Zbrucz	73